

# L'histoire véritable

Lucien de Samosate

Traduction

de

Perrot d'Ablancourt



©Gloubik éditions 2016

# L'histoire véritable

## Livre premier

*Dessein de l'auteur. Son embarquement, suivi de son arrivée dans une île de l'océan. Son Voyage au globe de la Lune. Sa venue en l'île des lampes. Son engloutissement et son séjour dans la baleine. Combat des îles flottantes.*

Comme les athlètes n'ont pas seulement soin du travail, mais du repos, ceux qui s'adonnent aux exercices de l'esprit, lui doivent quelquefois donner du relâche pour revenir après plus frais à l'étude. Cela ne se peut mieux faire, à mon avis, qu'en le délassant sur quelque sujet agréable, où l'instruction soit mêlée avec le plaisir, C'est ce que j'ai tâché de pratiquer en cet ouvrage, où parmi plusieurs mensonges assez plaisants, j'ai mêlé quelques doctes railleries des an-

ciens poètes & historiens, sans épargner même les philosophes, qui n'ont pu s'empêcher de nous débiter pour bons, plusieurs contes fabuleux & ridicules. Car Ctésias, par exemple, dans son histoire des Indes, a dit des choses qu'il n'avait jamais ni vues ni ouïes ; & Jambule a composé une histoire assez ingénieuse des merveilles de l'océan, sans avoir guère plus d'égard à la vérité. Plusieurs en ont fait de même, & conté diverses aventures qu'ils disaient leur être arrivées dans leurs voyages, parmi lesquelles ils ont entremêlé la description de divers animaux monstrueux, de cruautés inouïes, de mœurs tout à fait barbares & sauvages ; à l'exemple d'Homère, qui fait décrire à Ulysse chez Alcinoüs, la captivité des vents, la figure énorme des cyclopes, la cruauté des anthropophages, avec des bêtes à plusieurs têtes & la métamorphose de ces compagnons par les charmes d'une sorcière, & autres semblables rêveries qu'il débitait au peuple grossier des Phéaques. Mais je ne le trouve pas étrange à un poète, accoutumé à dire des fables, puisque nous voyons tous les jours la même chose arriver aux philosophes ; je m'étonne seulement que les historiens aient prétendu par là nous en faire accroire. Cependant, il m'a pris envie, pour n'être pas le seul au monde qui n'ait pas la liberté de mentir, de composer quelque roman à leur exemple ; mais je veux en l'avouant, me montrer plus

juste qu'eux, & cet aveu me servira de justification. Je vais donc dire des choses que je n'ai jamais ni vues ni ouïes, & qui plus est, ne sont point, & ne peuvent être; c'est pourquoi qu'on se garde bien de les croire.

Un jour, touchés d'un noble désir de voir & d'apprendre des choses nouvelles, nous nous embarquâmes cinquante que nous étions, dans un vaisseau bien équipé & fourni d'un bon pilote, & cinglâmes des colonnes d'Hercule dans la mer atlantique, pour découvrir la grandeur de l'océan, & voir s'il y avait quelques peuples au-delà. Après avoir vogué un jour & une nuit sans perdre la terre de vue, tout à coup au lever du soleil il s'éleva une si furieuse tempête, qu'on ne pouvait pas seulement baisser les voiles; si bien qu'il fallut se laisser aller au gré du vent qui, après nous avoir bien agités par l'espace de soixante & dix-neuf jours; nous jeta à la fin dans une île fort haute, couverte de bois, & dont les bords étaient assez calmes; nous y descendîmes pour nous remettre du travail de la mer, & nous étant reports quelque temps sur le rivage, nous entrâmes plus avant dans le pays pour le reconnaître, après avoir laissé trente de nos compagnons pour la garde du navire. nous n'eûmes pas fait quatre cents pas à travers une forêt, que nous trouvâmes une colonne d'airain, sur laquelle était écrit en caractères grecs, que le temps avait à demi effacés : Hercules & Bac-

chus ont été jusqu'ici. On voyait encore leurs pas imprimés sur le roc, dont un, qui était le plus grand, avait près d'un arpent de longueur, ce qui nous fit juger, que c'était celui d'Hercule. Après avoir révééré des lieux si fameux par la venue de ce héros, nous continuâmes notre route, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, que nous arrivâmes à un ruisseau dont la liqueur était comme celle d'un excellent vin grec, & qui était si large en quelques endroits, qu'il pouvait porter bateau. Ce nous fut un nouveau gage de la venue de Bacchus, & de la vérité de la colonne. Mais comme nous remontions vers sa source, pour découvrir la cause d'une si grande merveille, nous trouvâmes des vignes chargées de raisins, du pied desquelles coulait ce large ruisseau, lequel fourmillait de poissons qui avaient tous la couleur & le goût de vin, & en les ouvrant on les trouvait pleins de vendange. Ils enivraient même ceux qui en goûtaient, & nous fûmes contraints de les tempérer avec des poissons d'eau douce, pris dans une rivière voisine, Lorsque nous eûmes traversé la première, nous découvriâmes d'autres vignes d'une nature bien plus étrange. C'étaient de belles femmes, depuis la tête jusqu'à la ceinture, qui finissaient en un gros tronc verdoyant, telles que les peintres peignent Daphné, sur le point qu'Apollon la voulut ravir. Leurs doigts s'épandaient en rameaux chargés de raisins, & leurs coiffures

étaient faites de pampres & de grappes entrelacées. Elles nous firent mille caresses, nous parlant l'une grec, l'autre indien ou persan ; mais elles ne voulaient pas souffrir que l'on cueillît de leurs fruits, & lorsqu'on en voulait prendre, elles jetaient des cris, comme si cela leur faisait mal. Elles ne laissaient pas de nous baiser et de nous toucher à la main ; mais leurs baisers enivraient, & deux de nos compagnons s'étant laissés surprendre à leurs charmes, demeurèrent pris par les parties criminelles ; & comme s'ils eussent été entés ensemble, commencèrent à prendre racine, & à pousser des rejetons. Effrayés d'un si grand prodige, nous courûmes à notre vaisseau conter à nos compagnons une pitoyable aventure.

Après nous être donc pourvus d'eau et de vin dans les deux fleuves, nous passâmes la nuit sur le bord, & le lendemain dès la pointe du jour, nous fîmes voile par un vent doux, qui se changea sur le midi en une bourrasque si violente, que notre vaisseau fut enlevé par un tourbillon jusqu'à la hauteur de trois mille stades<sup>1</sup>; & Commença à voguer par le ciel l'espace de sept jours & de sept nuits, tant que nous abordâmes au huitième en une grande île ronde & luisante qui était suspendue en l'air, & ne laissait pas d'être habitée. De jour on ne voyait rien ; mais la nuit parais-

---

1 Plus de cent lieues.

saient autour quantité d'autres îles brillantes, de diverses grandeur & lumière, & une terre au-dessous couverte de fleuves, de mers, de forêts; & de montagnes, ce qui nous fit juger que c'était la nôtre, outre qu'on y voyait des villes, qui ressemblaient à de grandes fourmilières. Lorsque nous fûmes plus avant dans le pays, nous fûmes pris par les Hippogriffes, C'étaient des hommes, montés sur des griffons ailés qui avaient trois têtes. Je ne saurais mieux dépeindre leur grandeur qu'en disant que leurs ailes étaient plus longues & plus grosses que le mat d'un gros navire. Ils avaient ordre de battre l'estrade pour voir ceux qui entraient & qui sortaient, & lorsqu'ils trouvaient des étrangers, ils les amenaient au roi. Lorsque nous fûmes en sa présence, il jugea que nous étions Grecs, à notre habit, & demanda comment nous avions fait pour venir en son pays, & traverser une si vaste étendue; nous lui fîmes le récit de notre aventure, & il nous dit de son côté qu'il était Endymion, & qu'il avait été enlevé la nuit en dormant, & fait roi du globe de la Lune, qui était le pays où nous étions. Il ajouta que nous n'avions rien à craindre, & qu'il nous ferait bonne chère, & ne nous laisserait manquer de rien ; que s'il pouvait retourner victorieux de la guerre qu'il avait contre les habitants du Soleil, nous pourrions demeurer en paix avec lui & jouir de sa félicité. nous lui demandâmes qui étaient ces



peuples, & le sujet de leur différent ? Il nous dit que c'était un pays habité comme la Lune, & que Phaéton en était roi, & le voulait empêcher par envie d'envoyer une colonie dans l'étoile du jour qui était une île déserte & inhabitée. Mais je veux, dit-il, l'aller planter sur sa moustache, & si Vous voulez être de la partie, & venir avec moi, je vous donnerai à chacun un des griffons de mon écurie, & vous équiperait de toutes choses nécessaires, pour demain qui est le jour du départ. Après que nous eûmes accepté ce parti, il nous retint à souper ; & le lendemain de grand matin que toutes ses troupes furent assemblées, il les rangea en bataille, parce que les coureurs rapportaient que l'ennemi paraissait. Il avait bien cent mille hommes de cheval, dont il y avait quatre-vingts mille hippogriffes, & vingt mille lacanoptères, sans l'infanterie & les alliés. Ces lacanoptères sont de grands oiseaux tout couverts d'herbes<sup>2</sup> au lieu de plumes, sur lesquels étaient montés les scorodomaques<sup>3</sup> & les cenchroboles<sup>4</sup>. Pour les alliés, il y avait trente mille psyllotoxotes de l'étoile de l'ourse<sup>5</sup>; & cinquante mille anémodromes<sup>6</sup>: Les premiers montés sur de grandes puces

---

2 Qui ont les ailes d'herbes

3 Qui combattent avec des aulx.

4 Qui jettent des grains de mil

5 Que le vent fait courir

6 Passereaux-glands

grosses comme douze éléphants. & les autres portés sur les ailes des vents; car retroussant leurs robes qui leur pendent jusqu'aux talons, ils en usent comme de voiles, & servent ordinairement d'infanterie légère dans le combat. On attendait soixante & dix mille strutobalanes, & cinquante mille hippogéranes<sup>7</sup>, des astres qui font au-dessus de la Cappadoce, & l'on en contait des choses étranges & incroyables ; mais comme ils ne vinrent point, il n'est pas besoin de les rapporter. Voilà quelle était l'armée d'Endymion. Pour les armes, chacun avait un habillement de tête fait de la coquille d'un limaçon, & une cuirasse à écaille de cosses de fèves, qui font dures & fortes en ce pays-là comme de la corne. Leurs bouchers & leurs épées étaient semblables aux nôtres. Quand les armées furent en présence, Endymion se plaça à l'aile droite avec ses hippogriffes, & nous mit autour de lui avec les plus vaillants, pour la garde de sa personne. Les lacanoptères eurent l'aile gauche, les alliés furent au milieu. L'infanterie montait à soixante millions, & fut rangée en cette sorte. Il commanda aux araignées qui font grandes en ce pays-là comme les îles Cyclades, de faire un tissu depuis le globe de la lune jusqu'à l'étoile du jour, ce qui fut fait en un instant, car elles font en grand nombre ; & il rangea dessus l'infanterie, commandée par Nyctérion, fils d'Eudianacté, avec

---

7 Montés sur des grues

deux lieutenants. Pour l'armée du Soleil, Phaéton prit l'aile gauche, avec les hippomyrmèques<sup>8</sup>, qui sont des hommes montés sur des fourmis ailées qui couvrent deux arpents de leur ombre, & combattent de leurs cornes. Il y en avait bien cinquante mille. A l'aile droite étaient les aéroconopes<sup>9</sup> presque en même nombre. Ceux-ci sont montés sur de grands moucherons, & sont tous archers. Derrière étaient les aérocordaques<sup>10</sup>, qui ne combattent qu'à coups de trait, & sont fort vaillants & de grand service, quoiqu'ils ne lancent que des raves, mais elles font grandes & fortes, & trempées dans du jus de mauve, qui est parmi eux un poison mortel, & qui engendre aussitôt de la puanteur dans la blessure. Près d'eux étaient dix mille caulomycètes<sup>11</sup>, gens de main, & pesamment armés, qui portent pour boucliers de grands champignons, & pour lances de grosses asperges. A côté étaient cinq mille cynobalanes<sup>12</sup> qu'avaient envoyés les habitants de la canicule, tous avec un museau de chien, & à cheval sur des glands ailés. On attendait des frondeurs de la voie de lait, mais il n'y vint

---

8 A cheval sur des fourmis

9 Moucherons aériens.

10 Sautant en l'air.

11 Tige-champignons.

12 Chiens-glands.

que des nephélocentaures<sup>13</sup>, & plut à Dieu qu'ils ne fussent pas venus : car ils furent cause de la perte de la bataille. Pour les autres, Phaéton, depuis indigné, mit leur pays à feu & à sang. Comme on vint aux mains, après avoir levé les enseignes & fait braire les ânes, qui font les trompettes de là haut, les deux armées s'affrontèrent terriblement, & s'entrechoquèrent avec grand bruit. L'aile gauche des ennemis plia d'abord, & ne put soutenir le choc de nos hippogriffes, qui les poursuivirent vivement, & en firent un grand carnage ; mais leur aile droite eut l'avantage, & les aéroconopes pouffèrent nos gens jusqu'à notre infanterie, qui rétablit le combat, & les mit en fuite, après qu'ils eurent appris la défaite de leur aile gauche. Il y eut donc grande boucherie, & le sang ruisselait de tous côtés dans les nues, qui en furent teintes, & devinrent rouges, comme on les voit quelquefois au coucher du Soleil. Il en tomba même à terre, & ce fut peut-être par une semblable aventure, qu'Homère dit qu'il plut du sang à la mort de Sarpédon, quoiqu'il l'attribue à la douleur de Jupiter. Nos gens, de retour de la poursuite, érigèrent deux trophées, l'un dans les nues, pour la victoire de l'air, & l'autre sur la toile d'araignée, pour la défaite de l'infanterie. Cependant, les coureurs rapportent qu'on voyait paraître les néphelocentaures, qui étaient des monstres ailés moitié chevaux

---

13 Centaures-nues.

& moitié hommes, d'une grandeur si prodigieuse, que la partie humaine était aussi grande que le colosse de Rhodes, & l'autre grosse comme un gros navire. Ils étaient conduits par le sagittaire du Zodiaque, & le nombre en était si grand, qu'il surpasse la créance. Lorsqu'ils eurent appris la défaite de leurs gens, ils envoyèrent vers Phaéton pour recommencer le combat, & se rangèrent en bataille. Après ils vinrent fondre sur les nôtres qui étaient en désordre, & épars çà & là dans la poursuite, ou parmi le bagage; & les ayant déconfits, poursuivirent Endymion jusqu'au globe de la lune, sans avoir pu sauver qu'une partie de ses hippogriffes. Ils renversèrent ensuite nos trophées, & coururent tout ce grand espace qui s'étend depuis le globe de la lune jusqu'à l'étoile du jour. C'est là que je fus fait prisonnier, avec deux de mes compagnons. Sur ces entrefaites arriva Phaéton, qui fit dresser de nouveaux trophées, & nous fit conduire dans le globe du Soleil, ayant les mains attachées derrière le dos, avec une jambe d'araignée. Il ne voulut pas assiéger la lune, mais il fit tirer autour, par forme de circonvallation, un double mur fait de nuées épaisses, de forte qu'elle ne recevait plus la lumière du Soleil, & était dans une éclipse perpétuelle. Endymion touché de cette infortune, lui envoya offrir un tribut & des otages, qu'il ne voulut point recevoir d'abord, mais après avoir mis l'affaire en délibération, il se

relâcha, & la paix fut conclue aux conditions, que le mur serait démoli, & les captifs rendus de part & d'autre pour de l'argent. Qu'Endymion laisserait libre les autres astres, & n'aurait pour amis & pour ennemis que ceux du Soleil. Que lui & ses successeurs payeraient tous les ans à Phaéton & aux siens, dix mille muids de rosée, & donneraient autant de leurs sujets pour otages. Que l'étoile du jour serait peuplée en commun, & que ceux qui voudraient être compris dans la paix, le seraient. Ces articles furent gravés sur une colonne d'ambre, qui fut plantée sur les confins des deux empires. Du côté du Soleil signèrent Pyronide, Thérite, & Phlogie ; & de l'autre, Nyctor, Ménie, & Poly-lampe. Ainsi la paix fut faite, le mur démoli, & nous remis en liberté. Lorsque nous fûmes de retour, nos compagnons coururent nous embrasser avec larmes, & Endymion, pour nous obliger à demeurer avec lui, nous offrit le droit de bourgeoisie ; mais je ne pus m'y résoudre : il me voulut donner son fils en mariage, pour la raison que je dirai tantôt ; & comme il nous vit opiniâtres au retour, il nous traita splendidement l'espace de sept jours, & nous congédia.

Mais avant que de passer outre, il ne sera pas hors de propos de raconter ici les merveilles du pays. Premièrement, il n'y a point de femmes, & l'on n'en sait pas même le nom. On se sert au lieu d'elles de jeunes gar-

çons jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, & ils portent les enfants dans le gras de la jambe, qui s'enfle quand ils ont conçu, & lorsqu'ils veulent accoucher on y fait une incision. Je crois que c'est de là que vient le mot grec de Gastrocnimie, parce que la jambe sert de ventre. L'enfant est mort venant au monde; mais en l'exposant à l'air, il commence à respirer. Il y en a une autre espèce qui naissent comme des plantes, ce qui se fait en cette forte. On coupe le testicule droit d'un homme, & on le met en terre ; au bout de quelque temps, il naît un grand arbre charnu, qui porte des glands d'une coudée de hauteur, lesquels on ouvre lorsqu'ils font mûrs, & l'on en tire un enfant. Mais ceux-là n'ont point de parties naturelles, ils s'en attachent lorsqu'ils en ont besoin. Les pauvres en mettent de bois, & les plus riches d'ivoire. Lorsqu'un homme devient vieux, il ne meurt pas, mais il s'en va en fumée. Ils usent tous de même viande, qui font des grenouilles rôties sur les charbons ; car l'air en est tout rempli; mais ils ne les mangent pas, & se contentent d'en avaler la vapeur, & pour cela ils s'approchent des tisons, lorsqu'elles rôaissent, comme s'ils se mettaient à table. Leur breuvage est de l'air pressé dans un verre, dont il fort de la liqueur comme de la rosée. Ils ne font point d'eau ni d'ordure, car ils n'ont point d'ouverture en ces lieux-là ; mais ils ont un trou sous le jarret par où ils caressent les garçons. Les

plus beaux parmi eux sont chauves, au contraire du pays des comedes où ils aiment les cheveux longs. La barbe ne leur croît pas au menton, mais un peu au-dessus des genoux. Ils n'ont point d'ongles aux pieds, & n'y ont qu'un doigt ; mais il naît à tous sur le croupion, comme une espèce de choux cabus, toujours vert, qui est de chair, & ne se rompt pas quand ils se couchent. Ils ont une étrange propriété, c'est qu'ils mouchent du miel, mais fort acre ; & lorsqu'ils s'huilent, c'est avec du lait qui se prend après comme du fromage, en y mêlant un peu de miel. Ils font de l'huile d'ail, dont l'odeur est très excellente. Au lieu de fontaines, ils ont des vignes qui portent de l'eau, dont les grains font comme de la grêle ; si bien que lorsqu'il grêle parmi nous, c'est que le vent secoue les vignes en ce pays-là. Le ventre leur sert de poche, & ils y mettent tout ce qu'ils veulent, car il s'ouvre & se referme comme une gibecière ; & parce qu'il est velu par dedans, les enfants s'y nichent quand il fait froid. Les riches portent des habits de verre, & les pauvres de cuivre ; car l'un & l'autre se file, & le dernier quand il est mouillé se carde comme de la laine. J'ai peur qu'on ne me croie pas si je parle de leurs yeux, car cela surpasse la créance. Ils s'ôtent & s'appliquent comme des lunettes, & plusieurs ayant perdu les leurs, empruntent ceux de leurs voisins ; car l'on en fait des trésors, & celui qui en a le



plus, est estimé le plus riche. Leurs oreilles sont de feuilles de platane, hormis à ceux qui naissent de gland, qui les ont de bois. Je vis deux merveilles dans le palais du roi; un puits qui n'était pas fort profond, ou en descendant on entendait tout ce qui se disait dans le monde ; & un miroir au-dessus, ou en regardant on voyait tout ce qui s'y passait. J'y ai vu souvent mes amis & ceux de ma connaissance ; mais je ne sais s'ils me voyaient. Si quelqu'un ne me veut pas croire, quand il y aura été il me croira.

Après avoir pris congé du roi & de toute sa cour, nous fîmes voile à travers les vastes plaines de l'air ; mais avant que de partir, il me fit présent de deux robes de cristal, & de cinq de laiton, avec une armure toute complète de cosses de fèves ; mais je perdis tout cela dans le ventre de la baleine. Nous fûmes escortés par un régiment d'hippogriffes, l'espace d'environ cinq cents stades, & courûmes beaucoup de pays ; mais nous n'abordâmes nulle part, qu'à l'étoile du jour, pour faire aiguade. On commençait à l'habiter. Nous entrâmes après dans le Zodiaque, & laissant le Soleil à main gauche, commençâmes à raser la terre, sans y descendre, parce que le vent était contraire ; quoique nous l'eussions bien désiré, à cause que le pays que nous voyions était fort beau & arrosé de plusieurs fleuves. Les néphelocentaures qui étaient à la solde de Phaéton, vinrent fondre sur nous en cet

endroit, pensant que nous fussions encore ennemis ; mais ils se retirèrent lorsqu'ils furent que la paix était faite. Nous ne lâsâmes pas d'avoir grand'peur, parce que nous avons renvoyé déjà notre escorte. Après avoir vogué toute la nuit, & le jour suivant, nous arrivâmes sur le soir en l'île des lampes, commençant peu à peu à gagner terre. Elle est située entre les Hyades & les Pléiades, un peu plus bas que le Zodiaque. Lorsque nous fûmes descendus, nous ne trouvâmes que des lampes, qui allaient & venaient comme les habitant d'une ville, tantôt à la place, tantôt sur le port, les unes petites & chétives comme le menu peuple, les autres grandes & resplendissantes, mais en petit nombre, comme les riches. Elles avaient toutes leur nom & leur logis comme les citoyens d'une république, par laient & s'entretenaient ensemble, & nous demandaient des nouvelles. Quelques-unes nous prièrent même d'entrer chez elles & de nous rafraîchir ; mais nous ne voulûmes ni boire ni manger, de peur de surprise. Le palais du roi est au milieu de la ville où il rend justice toute la nuit, & chacun est obligé de s'y trouver, pour rendre compte de ses actions. Celles qui ont failli ne souffrent point d'autre peine, sinon qu'on les éteint, qui est une espèce de mort, d'où vient qu'on dit tuer la chandelle. Nous nous approchâmes pour entendre leurs raisons & leurs excuses, & y vîmes jusqu'à la

lampe de notre logis, qui nous dit des nouvelles de la famille.

Après que nous eûmes demeuré là toute la nuit, nous en partîmes le lendemain, & voguant près des nues, nous vîmes la ville de Néphélococcygie, qui nous donna de l'admiration; mais nous n'y descendîmes point, parce que le vent était contraire. Coronus, fils de Cottyphion, en était roi ; ce qui nous fit souvenir du poète Aristophane qui en parle, homme docte, & qui pour rien au monde n'eût voulu mentir. Trois jours après, nous découvrîmes clairement l'océan; mais nous ne voyions plus de terres, que celles que nous avions laissées dans le ciel, qui nous paraissaient claires & luisantes comme des astres. Le quatrième, sur le midi, le vent s'étant apaisé, nous descendîmes tout doucement dans la mer, où nous ne fûmes pas plutôt, que nous commençâmes à faire bonne chère de ce que nous avions ; & parce qu'il faisait un grand calme, nous nous baignâmes même dans l'océan. Mais comme souvent un petit rayon de bonne fortune est le présage d'un grand malheur, nous n'eûmes pas vogué deux jours, qu'au troisième, au lever du soleil, nous vîmes nager force poissons & quantité de baleines, dont il y en avait une d'environ quinze cents stades, qui faisait blanchir la mer d'écume tout à l'entour. Elle avait les dents longues & pointues comme des clochers, & blanches comme de l'ivoire. Lorsque

nous la vîmes venir à nous la gueule ouverte, nous nous recommandâmes aux dieux, & nous nous embrassâmes l'un l'autre, pour n'être pas séparés même par la mort. Elle nous engloutit tous ensemble, avec notre navire; mais de bonne fortune, avant qu'elle put nous écraser, notre vaisseau coula heureusement dans l'intervalle de ses dents. Comme nous fûmes dans ce gouffre, nous ne voyions rien d'abord, mais lorsqu'elle vint à ouvrir la gueule, nous vîmes un grand & large monstre, capable de loger dix mille habitants. Il y avait dedans quantité d'autres poissons qu'elle avait avalés, des carcasses d'hommes & d'animaux, des balles de marchandise, des ancres & des mâts de navire ; & vers le milieu une terre & des montagnes, qui étaient faites, à mon avis, de la quantité de limon qu'elle avalait. Il y avait même une forêt, & toutes fortes d'arbres & de plantes comme en un pays cultivé, qui pouvait avoir trente milles de tour. On y voyait quantité de hérons & d'alcyons & autres oiseaux de rivière, qui avaient fait leurs nids dans le bois. Après avoir répandu beaucoup de larmes inutiles, j'encourageai mes compagnons, & fis soutenir le vaisseau qui penchait; puis ayant allumé du feu, nous nous mîmes à table ; car nous avons quantité de poisson de toute sorte, & de l'eau que nous avons apportée de l'étoile du jour. Le lendemain étant éveillés, comme la baleine ouvrait la gueule,

nous voyions tantôt le ciel, tantôt des montagnes, tantôt des îles ; car nous la sentions remuer de tout côté en un instant. Lorsque nous fûmes accoutumés à un si triste séjour, je pris sept de mes compagnons avec moi, & entrai dans la forêt pour découvrir le pays. Nous n'eûmes pas fait sept cents pas, que nous trouvâmes un petit temple dédié à Neptune, comme le témoignait l'inscription, & ensuite, plusieurs sépulcres, & une fontaine très claire assez proche. Nous ouïmes même les aboiements d'un chien, & vîmes de loin de la fumée, ce qui nous fit juger que le pays était habité. Nous doublons le pas, & nous trouvâmes enfin un vieillard & un jeune homme, qui cultivaient un petit jardin, & y faisaient venir de l'eau de la fontaine pour l'arroser. Joyeux & étonnés tout ensemble, nous nous arrê tâmes assez longtemps à les regarder, & vîmes qu'ils n'étaient pas moins surpris que nous. Après quelque silence de part & d'autre, le vieillard nous demanda si nous étions des dieux marins ou des hommes ? pour nous, dit-il, nous avons été autrefois au monde ; mais nous flottons maintenant dans la baleine, sans savoir au vrai ce que nous sommes ; car il semble que nous soyons morts, & toutefois nous vivons. Et nous, lui dis-je, mon père, nous sommes de pauvres étrangers qui fûmes hier engloutis avec notre navire, & il y a apparence que quelque Dieu nous a amenés ici pour nous consoler l'un

l'autre, & pour nous apprendre que nous n'étions pas seuls dans cette misère. Faites-nous donc, s'il vous plaît, le récit de votre aventure, & puis vous saurez la nôtre. Ce ne fera pas, dit-il, sans avoir mangé auparavant; & en disant cela, il nous prit par la main & nous mena dans sa cabane, où il nous fit bonne chère de ce qu'il avait. Lorsque nous fûmes rassasiés, il nous pressa de lui dire qui nous étions, & comment nous avions été engloutis. Nous lui contâmes donc tout ce qui nous était arrivé depuis notre embarquement ; de quoi il parut fort étonné, & nous dit qu'il était de l'île de Chypre, & qu'étant allé avec son fils pour trafiquer en Italie, ils avaient navigué heureusement jusqu'en Sicile, d'où ils avaient été emportés par la tempête dans l'océan, & engloutis avec leur vaisseau, dont nous avons pu voir les débris dans le ventre de la baleine. Que tous les autres étaient morts, à la réserve de son fils & de lui ; & qu'après leur avoir rendu les derniers devoirs, ils avaient bâti la chapelle que nous avons vue, & cultivaient ensemble ce petit jardin qui leur fournissait des légumes, dont ils vivaient avec des fruits sauvages & du poisson. Qu'il y avait des vignes au pays dont le vin était excellent ; & que nous avons pu voir une fontaine dont l'eau était très fraîche & très bonne. Qu'ils s'étaient accommodés chacun un lit de branches d'arbres, avec quelques autres petits meubles néces-

saires, avaient allumé du feu, & s'occupaient à la chasse, & quelquefois à la pêche, à travers les ouïes de la baleine. Qu'il n'y avait pas fort loin de là à un étang salé qui avait bien deux mille cinq cents pas de tour, où ils se baignaient quelquefois, & où ils péchaient ainsi, parce qu'il y avait force poisson. Qu'il y avait vingt sept ans qu'ils vivaient dans cette misère, & que la vie leur serait encore supportable, sans les habitants du pays qui étaient sauvages, & leur faisaient beaucoup de mal. Comment, lui dis je, y a-t-il ici encore d'autres gens que nous ? oui, dit-il, & qui font faits d'une façon effroyable ; car à l'extrémité de l'île, vers l'occident, habitent les Taricanes<sup>14</sup> qui ont le visage d'écrevisse & le reste d'anguille ; mais barbares & belliqueux. De l'autre côté, à main droite, sont les Tritonomendettes<sup>15</sup>, semblables à nous de la ceinture en haut, mais ayant le reste de chats. Ceux-là ne font pas si méchants que les autres. A la gauche sont les Carcinouires<sup>16</sup> & les Cynocéphales<sup>17</sup> qui sont alliés ensemble. Au milieu, les Pagourades & les Psittopodes<sup>18</sup>, nations vaillantes, & excellentes à la course. Vers l'orient, à l'embou-

---

14 Comme qui dirait salés ou confits.

15 Il fait allusion aux tritons

16 Mains de cancrs

17 Têtes de chiens

18 Pieds légers

chure du monstre, le pays est presque désert, à cause qu'il est souvent inondé. Néanmoins, j'y ai établi ma demeure, & y vis en quelque assurance, moyennant cinq cents huîtres que je paye de tribut aux Psittopodes. Voilà l'état du pays. Il faut considérer maintenant comment nous ferons pour y vivre, & pour nous défendre de tant de monstres. Combien font-ils, lui dis-je ? plus de mille, répondit-il, mais ils n'ont pour armes que des arrêtes de poisson. Puisqu'ils sont désarmés, répartis-je, nous en viendrons bien à bout, & après les avoir défaits, nous habiterons le pays sans crainte. Nous résolûmes donc de les combattre, & retournâmes à notre navire, pour faire les apprêts nécessaires. Nous commençâmes la guerre par le refus du tribut ; car comme ils le vinrent demander, nous leur répondîmes arrogamment que nous étions nés libres, & maltraitâmes leur députés. Les Psittopodes donc & les Pagourades vinrent contre nous avec grand bruit ; mais nous nous étions préparés à les recevoir, & avions mis vingt-cinq hommes en embuscade, avec ordre de ne se point découvrir que les ennemis ne fussent passés, afin de les charger en queue ; car nous les attendions de pied ferme avec le reste. Le combat fut grand & opiniâtre ; mais enfin la victoire nous demeura, & nous tuâmes cent soixante & dix des ennemis, sans perdre qu'un de nos camarades, avec le pilote, qui eut le dos per-



cé d'outre en outre d'une arrête de poisson. Nous poursuivîmes les autres jusqu'à leurs cavernes, & tout le reste du jour & la nuit suivante, demeurâmes sur le champ de bataille, où nous dressâmes un trophée de l'épine du dos d'un Dauphin. Sur le bruit de cette défaite, le reste des habitants prirent les armes, & marchèrent contre nous dès le lendemain avec grand appareil. Les Taricanes avaient l'aile droite, les Cynocéphales la gauche, les Carcinoquies étaient au milieu ; il n'y eut que les Tritonomendettes qui demeurèrent chez eux, sans vouloir être de la partie. Nous les vîmes rencontrer près du temple de Neptune, & entrâmes au combat avec de grands cris, qui résonnaient dans le ventre de la baleine comme dans un antre. Ils furent défaits aisément, parce qu'ils étaient nuds, & sans armes ; de forte que nous les poursuivîmes jusqu'à la forêt. Aussitôt ils envoyèrent rechercher notre alliance, & sur notre refus retournèrent au combat, où ils furent tous taillés en pièces. Les Tritonomendettes ayant appris cette nouvelle, se sauvèrent dans la mer à travers les ouïes de la baleine. Après cette victoire, nous demeurâmes maîtres du pays, nous occupant à la chasse & aux exercices du corps, cultivant les vignes & recueillant en paix les fruits de la terre. Semblables à des captifs renfermés dans une prison large & spacieuse, qui ne songeraient qu'à passer le temps, & à se ré-

jouir. Comme nous eûmes vécu de la sorte plus d'un an & demi, enfin le cinquième jour du neuvième mois, environ le second bâillement du monstre, qui ne baillait qu'une fois par heure, ce qui servait à les compter, nous entendîmes un grand bruit comme de rames & de forçats, & courûmes à son embouchure, où nous tenant à couvert dans l'intervalle de ses dents, nous vîmes des géants, grands comme des colosses, qui conduiraient des îles, comme l'on fait des navires. Je sais bien qu'on aura de la peine à le croire, mais je ne laisserai pas de le dire, parce qu'il est véritable. C'était des îles longues & étroites, qui n'étaient pas fort hautes, & qui pouvaient avoir cent stades de tour. Il y avait environ trente hommes sur chacune, sans compter ceux qui étaient employés pour la défense; & ces trente hommes étaient rangés de part & d'autre comme des forçats d'une galère, & ramaient avec de grands pins feuillus. Derrière, sur une éminence, était le pilote, qui tenait un gouvernail d'airain de plus de cent pas de long. De l'autre côté, à la proue, il y avait environ quarante hommes tous armés, semblables à nous, hormis que leur chevelure était de feu, ce qui les défendait comme un casque. Les arbres de l'île servaient de voile; car le vent venant à souffler dedans, la faisait voguer, si bien qu'on la conduisait où l'on voulait, & l'on entendait le sifflet du comite qui faisait mouvoir les rames tout d'un temps,

comme dans une galère. On ne voyait que deux ou trois de ces îles d'abord ; mais sur la fin il en parut environ six cents, qui tournèrent toutes les proues l'une contre l'autre, pour le combat. Du premier choc il y en eut de brisées, & d'autres coulées à fond ; mais plusieurs se maintinrent courageusement jusqu'à la fin, & ceux qui combattaient à la proue faisaient merveilles de bien attaquer & de bien se défendre. Les vainqueurs sautaient dans celles des vaincus pour les empêcher de se détacher & de prendre la fuite ; & l'on faisait main basse sans faire de prisonniers. Au lieu de harpons & de mains de fer, ils jetaient de grands polypes attachés les uns aux autres, qui s'accrochaient aux arbres de la forêt ; de sorte que l'on combattait de pied ferme, comme si ce n'eût pas été un combat naval. On se lançait aussi à la tête, au lieu de pierres, des huîtres & des tortues, grosses comme des pièces de rocher. L'un des généraux s'appelait Eolocentaure, & l'autre Thalassopotés ; car on les entendait souvent nommer dans le combat. Le premier reprochait à l'autre qu'il lui avait enlevé plusieurs troupes de dauphins, qui était le sujet de leur différend. Aussi demeura-t-il victorieux, & coula à fond cent cinquante îles des ennemis, en prit trois avec tous ceux qui étaient dedans, & poursuivit le reste qui se retirait avec la poupe fracassée. Sur le soir, comme il fut de retour de la poursuite, il re-

cueillit tout le butin qui flottait, tant du sien que des ennemis; car il avait bien eu quatre-vingts îles submergées. Après, il dressa un trophée sur la tête de la baleine, qui était elle-même comme une grande île, ou plutôt comme le continent, & appendit à Neptune une des îles des ennemis. Sa flotte demeura toute la nuit à l'ancre au tour du monstre, auquel ils avaient attaché leurs cordages. Le lendemain, ils firent des sacrifices d'action de grâces, & ayant enseveli leurs morts, partirent avec des cris de joie & des chants de triomphe. Voilà ce qui se passa au combat des îles.

## Livre second

*Continuation du voyage de l'auteur. Son arrivée aux îles fortunées. Description des enfers. Isle des songes. Aventures assez extravagantes. Autres qui le font encore plus, jusqu'à son arrivée aux Antipodes.*

Après ces choses, ne pouvant endurer un plus long séjour dans la baleine, il nous prit envie de lui faire un trou au côté droit pour nous évader ; mais quand nous eûmes creusé cinq ou six cents pas sans trouver le fond, nous abandonnâmes l'entreprise, & jugeâmes plus à propos de mettre le feu dans le bois pour la faire mourir. Elle brûla sept jours entiers sans en rien sentir ; mais sur la fin du septième, elle baillait plus lentement, & refermait la gueule aussitôt, ce qui nous fit juger qu'elle commençait à se porter mal. Vers l'onzième jour, nous aperçûmes qu'elle se mourait, car elle sentait fort mauvais ; si bien que le lendemain nous lui traversâmes la gueule avec de grosses poutres, pour l'empêcher de la refermer, sans quoi nous étions tous perdus. Cependant, nous donnâmes ordre à

notre départ, & fîmes nos provisions, prenant l'étranger pour notre pilote. Le troisième jour nous tirâmes notre vaisseau par l'intervalle de ses dents, & le descendîmes tout doucement dans la mer. Après, montant sur le dos du monstre, nous sacrifîmes à Neptune, près du trophée des îles flottantes, & ayant demeuré là trois jours, à cause du calme, nous fîmes voile le quatrième. Nous rencontrâmes d'abord quantité de corps morts de la dernière défaite, contre lesquels notre vaisseau allait heurter comme contre des écueils, & nous demeurâmes étonnés de leur prodigieuse grandeur. Il faisait fort beau du commencement ; mais la bise venant à souffler, il fît un froid si insupportable, que la mer se glaça à la hauteur de quatre cents brasses. Nous fûmes donc contraints de descendre, & commençâmes à glisser dessus ; mais le vent venant à se renforcer, nous fîmes dans la glace, par l'avis de notre pilote, un trou où nous demeurâmes renfermés trente jours, y faisant du feu, & mangeant le poisson que nous trouvions en creusant. A la fin, comme les vivres commençaient à nous manquer, nous détachâmes du mieux que nous pûmes notre vaisseau, & mettant la voile au vent, nous coulâmes sur la glace comme sur du verre. Le cinquième jour elle se fondit, & nous voguâmes sur l'eau comme auparavant, jusqu'à ce que nous abordâmes à une petite île déserte, où nous descen-

dîmes pour faire aiguade, parce que l'eau nous manquait. Nous y tuâmes deux taureaux sauvages, qui avaient les cornes sous les yeux, comme le voulait Momus, afin de mieux voir où ils frappent. Plus loin nous trouvâmes une mer de lait, qui avait au milieu une petite île de fromage, où nous séjournâmes quelque temps, mangeant de la terre de l'île, & buvant du lait des raisins ; car ils ne portent point de vin. La princesse Tyro<sup>19</sup> fille de Salmonée, en était reine, & avait reçu cette faveur de Neptune pour récompense de sa chasteté. Il y avait aussi un temple dédié à Galatée<sup>20</sup>, comme il paraissait par l'inscription. Comme nous eûmes demeuré là cinq jours, nous en partîmes le sixième par un bon vent ; & deux jours après nous passâmes de cette mer blanche dans une autre, sur laquelle nous vîmes marcher des hommes semblables à nous, hormis qu'ils avaient des pieds de liège, ce qui les soutenait sur l'eau. Ils s'approchèrent de notre navire, & nous saluant en notre langue, nous dirent qu'ils allaient au liège qui était, leur patrie. Après avoir couru quelque temps autour de notre vaisseau, ils s'en allèrent en nous souhaitant une heureuse navigation. Ils ne nous eurent pas plutôt quittés, que nous découvrîmes plusieurs îles, parmi lesquelles était la leur sur

---

19 Tyro, signifie fromage en grec

20 Galatée veut dire lait

un grand liège tout rond. Plus loin, sur la droite il y en avait cinq autres fort hautes & fort grandes, où l'on voyait paraître beaucoup de feux; & devant nous une petite, large & baffe, d'où s'exhalait un doux parfum, comme Hérodote dit qu'il en sort de l'Arabie heureuse. Nous cinglons de ce côté là, & trouvons en arrivant de grands ports, calmes & profonds, & des fleuves d'une eau claire & argentine qui coulait doucement dans la mer. Les bords étaient couverts de bois odoriférants, où l'on oyait retentir la musique des oiseaux, qui faisaient un concert avec les Zéphyrus. Car les feuilles agitées par un doux vent, rendaient un son comme de flûtes douces. On entendait parmi cela, des voix, ou plutôt des cris de réjouissance, comme dans un festin, où les uns chantent & les autres dansent au son du flageolet ou de la lyre. Étonnés de tant de merveilles, nous entrons à pleines voiles dans le port, où nous ne fûmes pas plutôt, que les gardes nous lièrent avec des chaînes de roses & nous menèrent vers le prince, après nous avoir dit qu'on ne nous serait point de mal, que nous étions dans l'île des bienheureux qui était gouvernée par Rhadamante. Nous trouvâmes en arrivant qu'il y avait trois causes à plaider avant la nôtre. La première était celle d'Ajax, fils de Télamon, pour savoir s'il serait reçu en la compagnie des héros, après s'être tué lui-même en fureur. Le seconde était un différend amoureux



de Thésée & de Ménélas, à qui demeurerait Hélène. Et la troisième, une dispute de préséance entre Alexandre & Annibal. Après beaucoup de contestations, Ajax fut reçu, moyennant quelques prises d'hellébore, pour lesquelles on le renvoya à Hipocrate, Hélène fut adjugée à Ménélas, à cause des longs travaux qu'il avait soufferts pour elle, outre que Thésée avait d'autres femmes, comme l'Amazone & Ariane. Alexandre fut préféré à Annibal, & on lui donna un siège à côté du vieux Cyrus. Après cela, nous fûmes ouïs, & l'on nous demanda d'abord, pourquoi nous avons osé profaner ces lieux sacrés de notre présence mortelle? Sur notre réponse, l'on nous fit retirer ; & Rhamadante, de l'avis de Caton & d'Aristide, remit à nous punir de notre curiosité, après notre mort, & cependant nous permit de voir les raretés du pays, & de nous entretenir avec les bienheureux; aussitôt, nos chaînes tombèrent d'elles-mêmes, & l'on nous conduisit à la ville, pour assister à leur festin. Nous fûmes tous ravis en entrant de voir que la ville était d'or, & les murailles d'émeraudes, avec le pavé marqueté d'ébène, & d'ivoire ; les temples des dieux de rubis & de diamants, avec de grands autels d'une seule pierre précieuse, sur lesquels on voyait fumer des Hécatombes. Il y avait sept portes, toutes de cinnamome; & un fossé d'eau de senteur large de cent coudées, qui n'était profond qu'autant qu'il fallait pour se

baignera son aise. Il ne laissait pas d'y avoir des bains publics d'un artifice admirable, où l'on ne brûlait que des fagots de cannelle. L'édifice était de cristal, & les bassins, où l'on se lavait, de grands vases de porcelaine pleins de rosée. Du reste, ces bienheureux n'ont point de corps & sont palpables, ils ne laissent pas de boire & de manger, & de faire les autres fonctions naturelles. On dirait que c'est leur âme toute seule, revêtue de la ressemblance du corps; car si on ne les touche, on ne saurait découvrir qu'ils n'en ont point; semblables à des ombres droites qui ne seraient pas noires. Ils ne vieillissent point, mais ils demeurent toujours à l'âge où ils meurent, hormis que les vieillards y reprennent leur beauté & leur vigueur. Leurs habits sont d'un crêpe fin de couleur de pourpre filé par des araignées qui sont sans venin, & qui ne font point horreur. Il ne fait jamais nuit dans toute l'île, mais le jour n'y est pas fort éclatant, c'est comme une aurore perpétuelle. De toutes les saisons ils ne connaissent que le printemps, & de tous les vents que les Zéphyr; mais la terre est couverte de fleurs & de fruits toute l'année, dont la récolte se fait tous les mois, encore dit-on qu'au mois qui porte le nom de Minos, il y a double moisson. Les épis, au lieu de bled, font chargés de petits pains semblables à des champignons, si bien qu'on n'est jamais en peine ni de cuire, ni de moudre. Il y a trois

cent soixante-cinq fontaines d'eau douce, & autant de miel; & cinq cents d'huile de senteur, mais plus petites ; avec plusieurs ruisseaux de lait & de vin. On mange hors de la ville dans la plaine d'Elise, à la fraîcheur d'un bois qui l'environne, où l'on est couché sur des fleurs, & les vents portent des viandes. Sur les têtes pendent de grands arbres de cristal, qui portent des verres de toutes sortes, & l'on ne les a pas plutôt pris qu'ils sont pleins de vin. On n'est point en peine de se faire des guirlandes, car les petits oiseaux qui voltigent autour en chantant, répandent sur vous des fleurs qu'ils ont pillées dans les prairies voisines. D'ailleurs, il s'élève des nuées de parfums tant des sources de senteur, que du fleuve dont la ville est ceinte, lesquelles s'épreignent à l'aide des vents, & versent sur l'assistance une liqueur très précieuse. On ne cesse de chanter pendant le repas, & de réciter de beaux vers, & particulièrement ceux d'Homère, qui est assis parmi les héros au-dessus d'Ulysse. Les danses sont composées de filles & de garçons, & les maîtres de musique sont Eunome, Arion, Anacréon & Stesicore, dont le dernier est réconcilié avec Hélène. Après qu'ils ont fini leurs chansons, paraît un second chœur de musiciens composé de serins & de rossignols, qui avec les zéphirs, font un concert très agréable. Mais ce qui fait principalement le félicité des bienheureux, c'est qu'il y a deux

sources, l'une du ris, l'autre de la joie, dont chacun boit un grand trait avant que de se mettre à table, ce qui le tient gai le reste du jour. Disons maintenant ceux qui font le plus estimés dans cette île, & qui tiennent le premier rang parmi les ombres. Premièrement, les demi-Dieux, & ceux qui se font signalés au siège de Troye, hormis Ajax le Locrien qui est tourmenté, à ce qu'on dit, dans les enfers. D'entre les barbares, les deux Cyrus, Anarchisis, Zamolxis, & Numa. Des grecs, Licurgue, Phocion, & Tellus; les sept sages, hormis Périandre; Socrate, qui s'entretient ordinairement avec Palamède & Nestor, ou avec de beaux garçons comme Narcisse, Hylas, & Hyacinthe; & l'on dit qu'il est amoureux du dernier, car il lui fait force caresses. Rhadamante l'a souvent menacé de le maltraiter, s'il ne quittait son ironie; mais il a de la peine à s'en défaire, tant il est dangereux de se faire de mauvaises habitudes. Je n'y vis point Platon, & comme j'en demandais la cause, on me dit qu'il habitait sa république, & qu'il vivait selon les lois qu'il y avait établies. Aristipe & Épicure y font des premiers, & chacun les veut avoir, parce qu'ils font de bonne compagnie. Il n'est pas jusqu'à ce pauvre malotru d'Ésope qui n'y fait, & ils s'en servent comme de bouffon. Pour Diogène on ne le reconnaît pas, tant il est changé; car il est devenu voluptueux, & a épousé la courtisane Laïs. Il ne fait donc rien tout le jour que

chanter & danser, & faire mille extravagances, surtout quand il a bu. Les Stoïciens en font bannis, & l'on dit qu'ils grimpent encore sur le coteau, & font occupés à défricher le chemin de la vertu. Je n'y vis point d'académiciens, parce qu'ils délibèrent toujours, qu'ils ne peuvent rien résoudre ; on doute même s'ils croient des enfer & des champs Élisée. Mais, à mon avis, c'est qu'ils craignent le jugement de Rhadamante, parce qu'ils ont voulu ôter toute force de jugement, & mettre l'univers en confusion. Voilà les plus illustres de l'autre monde ; mais on y révère principalement Thésée & Achille. Les femmes y font communes, & en cela, ils sont tous Platoniciens. On ne s'abstient pas même des garçons, il n'y avait que Socrate qui jurait qu'il ne les toucherait point, encore croit-on qu'il se parjurait. Après avoir été deux ou trois jours en ce pays-là, j'abordai Homère, & le priai de me dire d'où il était, parce que c'était une des plus grandes questions qui fût parmi les Grammairiens. Il me dit qu'ils l'avaient tellement embrouillé sur ce ce sujet, que lui-même n'en savait plus rien, mais qu'il croyait être de Babylone, & qu'on l'y nommait Tigrane, comme Homère parmi les grecs, à cause qu'il y avait été donné en otage. Je lui demandai ensuite, s'il avait fait les vers qu'on rebute ? Il me dit que oui, ce, qui me fit rire de l'impertinence de ceux qui les veulent retrancher. Je m'enquis aussi pourquoi il avait

commencé son poème par la fureur ? & il me dit que cela s'était fait sans dessein, & qu'il n' avait pas fait non plus l'Odyssée avant l'Illiade, comme plusieurs le croient. Pour son prétendu aveuglement, je ne lui en parlai point, parce que je vis bien le contraire. Je lui faifais plusieurs autres demandes, lors qu'il était de loisir, & il me répondait à tout sur le champ, principalement depuis qu'il eût gagné son procès contre Thersite, qui l'accusait de calomnie ; mais il fut renvoyé absous à l'aide d'Ulysse qui plaïda sa cause. Sur ces entre-faites arriva Pythagore, après avoir achevé toutes ces révolutions, & passé par diverses métempsycoses; car il avait été métamorphosé par sept fois, & doutait encore s'il se serait appelé Pythagore ou Euphorbe. Il fut fort bien reçu ; parce qu'il avait tout un côté d'or. Empédocle vint aussi tout grillé ; mais on ne le voulut point recevoir, quelque instance qu'il en fît, de peur qu'il ne fût travaillé de mélancolie. Après quelque temps on célébra les jeux qu'on nomme des trépassés, où Achille & Thésée présidèrent, celui-ci pour la septième fois, & l'autre pour la cinquième. Il serait long de rapporter ici tout ce qui s'y fit ; mais Carus de la race des Héraclides, vainquit Ulysse à la lute, & Epée combattit à coup de poing contre Arie, dont le sépulcre est à Corinthe, sans que pas un eût l'avantage. Il n'y a point parmi eux de jeu de Pancrace. Je ne sais plus qui vainquit à la course ; Homère

remporta de bien loin le prix de la poésie ; mais Hésiode aussi fut couronné. La couronne était faite de plumes de paon, & c'était le prix de tous les jeux. Comme on en sortait, la nouvelle vint que les enfers s'étaient révoltés fous la conduite de Phalaris & de Bufiris<sup>21</sup>, accompagnés de Diomède, de Sciron & de Pityocampe, & qu'ils venaient pour forcer l'île des Bienheureux, après avoir rompu leurs fers, & tué leurs gardes. Aussitôt Rhadamante mit les héros en bataille sur le bord de la mer, sous le commandement de Thésée, d'Ajax & d'Achille ; car le second était déjà retourné en son bon sens. Après un grand combat, ou Achille fit des merveilles, les héros furent victorieux. Socrate fit bien aussi à l'aile droite, & incomparablement mieux qu'à la bataille de Délie. Aussi eut-il pour récompense un beau jardin au faux bourg où il tenait académie, qu'on appelait l'Académie des morts. Les vaincus furent renvoyés aux enfers pour y être tourmentés au double. Homère a décrit cette guerre comme il a fait celle de Troye, & me donna son livre en partant; mais je le perdus avec le reste de mon équipage. Il commençait ainsi son poème, je chante des enfers les combats redoutables. Après la victoire on fit un grand festin selon la coutume, où l'on ne servit que des fèves, c'est pourquoi Pythagore ne s'y trouva point. Ensuite, il arriva de nouvelles aventures ; Cinyre, fils de

---

21 Anciens brigands

Sintare, notre pilote qui était un grand garçon de belle taille, & fort bien fait, devint amoureux d'Hélène, & elle de lui. Leur amour ne put être longtemps caché, car ils se faisaient mille caresses à table, & quelquefois après le repas s'égarèrent tout seuls dans la forêt. A la fin, ils résolurent de se retirer en quelques-unes des îles voisines, & gagnèrent pour cela trois de nos compagnons sans nous en rien dire, parce qu'ils savaient bien que nous ne le trouverions pas bon. Ils prirent la nuit pour l'exécution de leur dessein, & cinglèrent en haute mer, sans que personne s'en aperçût. Mais Ménélas s'étant éveillé en sursaut, & ne trouvant plus près de lui sa femme, se mit à crier, & fautant en bas du lit alla éveiller son frère Agamemnon, & vint avec lui faire ses plaintes à Rhadamante. Le jour venu, ceux qu'on avait envoyés à la découverte, rapportèrent qu'on voyait un navire fort éloigné, & Rhadamante fit embarquer cinquante héros sur un vaisseau d'Asphodelle fait tout d'une pièce, & les envoya après. Ils firent si grande diligence qu'ils les atteignirent sur le midi, avant qu'ils pussent prendre terre nulle part, ramenèrent au port, remorquant leur vaisseau avec des chaînes de roses; car il n'y en a point de plus fortes dans toute l'île. Hélène pleurait & se désespérait, s'arrachant les cheveux, & baissant la vue de honte. Rhadamante, après avoir interrogé les coupables, les renvoya aux enfers pour y être châtiés de



leurs crimes, parce que l'île des Bienheureux est exempte de supplices. Il nous fit commandement de partir le lendemain, pour éviter de pareils inconvénients à l'avenir. Je regrettais fort de quitter un si agréable séjour, pour entrer dans de nouveaux malheurs ; mais les héros me consolèrent me montrant la place qu'ils me donneraient auprès d'eux après ma mort. J'allai donc prendre congé de Rhadamante, & le priai de m'enseigner la route que je devais tenir, & de me dire ce qui m'arriverait par le chemin. Alors me montrant les îles voisines, ces cinq là, dit-il, que tu vois toutes en feu, sont celles des enfers; plus loin est celles des songes; & en suite, Ogygie où demeure Calypso; mais tu ne les saurais encore voir. Quand vous les aurez passées, vous rencontrerez les Antipodes, où vous demeurerez quelque temps parmi les sauvages; puis vous retournerez dans votre pays, après de longues & périlleuses erreurs. Comme il eut dit cela, il arracha une racine de mauve, & me la présentant m'ordonna d'y avoir recours dans mon affliction. Il me commanda aussi quand je serais arrivé aux Antipodes, de ne point creuser de feu avec une épée, ni manger de lupins, ou m'approcher d'un garçon qui eût plus de dix-huit ans ; & me dît qu'en observant bien ces choses, je se rois reçu dans l'île des bienheureux après ma mort. Alors je fis mes préparatifs pour mon départ, & allant dire adieu à Homère, je le priai de

me faire un quatrain, que je gravai sur une colonne près du port ; il contenait ces mots.

*Lucien, favori des dieux,  
A vu ces hautes destinées,  
Et hors des îles fortunées,  
Retourne en son pays, joyeux.*

Après avoir demeuré là le reste du jour, & pris congé des héros, je partis le lendemain, & ils me vinrent conduire jusqu'à mon vaisseau, où Ulysse me tirant à part, me donna une lettre pour Calypso, sans que sa femme en vît rien. Rhadamante envoya avec nous le pilote Nauplion, pour empêcher qu'on ne nous arrêtât en quelque-une des îles voisines, & témoigne que notre dessein était de tirer plus loin. Au sortir de cet air doux & odorant, nous, en respirâmes un puant & épais, qui distillait de la poix au lieu de rosée. On sentait de loin une odeur de soufre & de bitume, avec une exhalaison comme de corps morts qu'on rôtit. Parmi cela retentissaient les coups de fouet : & le bruit des chaînes, avec les cris des damnés. Nous n'abordâmes qu'à une de ces îles qui était toute bordée d'écueils & de précipices, & par dedans ce n'était qu'une roche sèche & aride, sans eau & sans aucune verdure. Après avoir grimpé comme nous pûmes par un sentier rude & épineux, nous arrivâmes au lieu des supplices, qui était tout semé de pointes d'épées

& de hallebardes, & ceint de trois fleuves, l'un de sang, l'autre de boue, & le troisième de feu, mais d'un feu rapide comme un torrent, & sujet aux tempêtes comme la mer. On y voyait des poissons comme des tisons ardents, & d'autres plus petits comme des charbons, qu'on nommait de petites lampes. On n'y pouvait aborder que par une porte forte étroite qui était gardée par Timon le Misanthrope. Nous y entrâmes pourtant sous la conduite de notre guide, & vîmes tourmenter plusieurs rois & particuliers, dont il y en avait quelques-uns de notre connaissance. Cynire y était pendu par les parties naturelles, & tout noirci de fumée. Il y avait des gens qui nous montraient tout pour de l'argent, & qui discouraient sur la vie de chacun, & sur la nature du supplice. On tourmentait principalement les menteurs, & ceux qui en avaient imposé à la postérité par leurs écrits fabuleux, comme Ctesias & Hérodote, ce qui me donna quelque consolation, parce qu'il n'y a guère de vice dont je me sente moins coupable. Après cela nous sortîmes, ne pouvant plus souffrir la puanteur, ni l'horreur du lieu, & prenant congé de notre guide nous retournâmes à notre vaisseau.

Nous n'eûmes pas navigué beaucoup, que l'île des songes nous apparut, mais obscurément comme les songes ont accoutumé. Car elle semblait s'éloigner à mesure que nous en approchions; mais enfin l'ayant attrapée,

nous y entrâmes par le havre du sommeil, & y descendîmes sur la brune. Elle était ceinte tout au tour d'une forêt de pavots & de mandragores, qui était pleine de hiboux & de chauves-souris; car il n'y a point d'autres oiseaux dans toute l'île. Il y avait un fleuve qui ne coulait que de nuit, & deux fontaines d'une eau dormante. Le mur de la ville était fort haut & de couleurs changeantes comme l'arc-en-ciel. Elle avait quatre portes, quoiqu'Homère n'en mette que deux, les deux premières regardaient la plaine de la nonchalance, l'une de fer & l'autre de terre, par où sortent les songes affreux & mélancoliques; les deux autres sont tournées vers le port, l'une de corne & l'autre d'ivoire, qui est celle par où nous entrâmes. Le sommeil est le roi de l'île, & son palais est à main gauche en entrant. A main droite est le temple de la nuit, qui est la Déesse qu'on y adore; & ensuite, celui du Coq. Le sommeil a sous lui deux lieutenants, Taraxion & Plutoclés, engendrés de la fantaisie & du néant. Au milieu de la place est la fontaine des sens, qui a deux temples à ses côtés, l'un du mensonge & l'autre de la vérité. C'est là qu'est l'oracle & le sanctuaire du Dieu, dont Antiphon l'interprète des songes est le prophète, & a obtenu cette grâce du sommeil. Tous les habitants de l'île sont différents, les uns beaux & de belle taille, les autres petits & contrefaits; ceux-ci riches à ce qui paraît, & vêtus d'or & de

pourpre comme des rois de comédie ; ceux-là gueux & mendiants, & tout couverts de haillons. Nous en vîmes plusieurs de notre connaissance qui nous conduisirent chez eux, & nous traitèrent splendidement, & après la bonne chère, nous firent tous rois & princes à notre départ. Quelques-uns nous menèrent en notre pays, & nous ramenèrent le même jour : nous demeurâmes-là trente nuits, car on ne compte point autrement, & tout ce temps là nous ne fîmes que manger & dormir ; mais à la fin, éveillés par un coup de tonnerre, nous gagnons le navire & quittons le port.

Trois jours après nous arrivâmes en l'île d'Ogygie, où avant que d'aborder je décachetai la lettre d'Ulysse, de peur que ce fourbe ne nous eût fait quelque supercherie, & n'y trouvai que ces mots : « lettre d'Ulysse à Calypso. Je ne vous eus pas plutôt quittée que je fis naufrage, & ne me sauvai qu'à peine, à l'aide de Leucothée, en la contrée des Pheaques. Comme je fus de retour chez moi, je trouvai ma femme galantisée par des gens qui mangeaient mon bien ; & après les avoir tués, je fus assassiné par Télégone que j'a vois eu de Circé. Maintenant, je suis en l'île des bienheureux, où je regrette les plaisirs que nous avons eus ensemble, & voudrais être toujours demeuré avec vous, & avoir accepté l'offre que vous me faisiez de l'immortalité. Si je puis donc m'échapper, soyez affu-

rée de me revoir. Adieu ». Il ajoutait à cela quelque chose en notre faveur : nous n'eûmes pas été fort loin que je trouvai la grotte de Calypso, telle qu'Homère l'a décrit, où elle travaillait en tapisserie. Elle n'eut pas plutôt lu la lettre qu'elle se prit à pleurer, & nous pria d'entrer chez elle, où elle nous traita magnifiquement, & nous fit diverses questions pendant le repas, s'enquérant fort si Pénélope était aussi belle & aussi chaste que la renommée le publiait. Nous lui répondîmes ce que nous vîmes qu'elle aurait de plus agréable, & après avoir pris congé d'elle, nous retournâmes à notre vaisseau & passâmes la nuit sur le rivage. Le lendemain, dès le matin, nous finies Voile par un grand vent, & après avoir été battus de la tempête deux jours entiers, au troisième nous fûmes attaqués par des barbares qui naviguaient sur de grandes citrouilles longues de six coudées ; car lorsqu'elles sont sèches, ils les creusent, & se servent des grains, au lieu de pierres, dans le combat, & des feuilles au lieu de voile, avec un mât de roseau. Après un rude combat, nous vîmes paraître sur le midi d'autres pirates, que ceux-ci n'eurent pas plutôt aperçus, qu'ils nous quittèrent pour les aller rencontrer, parce que c'étaient leurs ennemis. Aussitôt nous mîmes la voile au vent, & cinglâmes en haute mer, sans savoir qui remporta l'avantage ; mais il y avait apparence que les derniers étaient les maîtres ; car

outré qu'ils étaient en plus grand nombre, leurs vaisseaux étaient plus forts, étant faits de la moitié d'une coque de noix, qui sont grosses & dures en ce pays là, & longues à proportion. Comme nous les eûmes perdus de vue, nous pansâmes nos blessés, & nous tînmes sur nos gardes de peur de surprise. Ce ne fut pas en vain; car avant le coucher du Soleil nous fûmes attaqués par environ vingt hommes qui étaient à cheval sur des dauphins, lesquels fautaient & hennissaient comme des chevaux. Lorsqu'ils furent près de nous, ils se séparèrent en deux bandes, & nous enfermant au milieu, nous lancèrent des yeux de cancrès, qui étaient gros comme des œufs d'autruche, dont ils faillirent à nous assommer, Nous les repoussâmes à coups de traits jusques dans leur île, qui était déserte & stérile, ce qui les contraignait à faire le métier de corsaires. Sur le minuit qu'il faisait grand calme, nous rencontrâmes un nid d'alcyons d'une si prodigieuse grandeur, que la mère faillit à nous submerger, du seul vent de son aile, & nous le prenions d'abord pour un écueil. Après l'avoir connu nous y descendîmes, & trouvâmes qu'il était fait de grands pins tous entiers, & contenait bien cinq cents œufs, dont le moindre était plus gros qu'une pipe de malvoisie. Les petits étaient prêts à éclore, & on les entendait déjà crier dans la coque. Comme nous fûmes un peu éloignés, il nous arriva divers prodiges ; car l'oiseau qui

était peint sur la poupe de notre navire, com-  
mença à chanter, & à déployer les ailes ;  
notre pilote qui était chauve, devint tout-à-  
coup chevelu, & l'arbre de notre vaisseau jeta  
des fruits & des branches; Étonnés de tant de  
merveilles ; & priant les dieux de détourner  
ces prodiges, nous n'eûmes pas fait beaucoup  
de chemin ; qu'il nous en arriva encore de  
plus grands. Nous vîmes une forêt de pins &  
de cyprès qui flottaient sur l'eau sans racine :  
nous pensions d'abord que ce fut la terre  
ferme, mais en abordant nous trouvâmes ce  
que j'ai dit ; cependant, comme nous n'y pou-  
vions descendre, ni passer à travers, à cause  
de l'épaisseur, ou reculer parce que le vent  
était contraire, nous tirâmes notre navire en  
haut à force de câbles, & haussant les voiles,  
nous coulâmes sur le faite qui était touffu  
comme sur de la glace ; cela me fit souvenir  
du poète Antimaque, qui appelle la mer boca-  
gère. Lorsque nous eûmes passé la forêt, qui  
n'était pas fort profonde, nous descendîmes  
notre navire comme nous l'avions monté ; &  
naviguâmes sur une mer claire & unie, jus-  
qu'à ce que nous arrivâmes à un précipice ;  
Car les eaux se séparant en deux ; laissaient  
au milieu un abyme où nous faillîmes à tom-  
ber ; mais nous plictmes en hâte les voiles, &  
après avoir jeté la vue de tous côtés, nous  
aperçûmes comme un pont d'eau qui joignait  
la superficie des deux mers; & passâmes des-  
sus dans un autre océan. C'était une mer



douce & paisible, où nous découvrîmes d'abord une petite île qui était facile à aborder, & y descendîmes pour faire aiguade, & prendre des vivres. Nous trouvâmes de l'eau aisément; mais comme nous cherchions des vivres, nous ouïmes des mugissements assez proches, & y accourûmes, pensant que c'était un troupeau de vaches ; mais en arrivant, nous vîmes que c'était des sauvages, qui avaient la tête de taureau, comme on peint parmi nous le Minotaure. Nous voulûmes prendre la fuite, mais ils nous poursuivirent de si près, qu'ils prirent trois de nos compagnons, le reste se sauva à la course. Lorsque nous fûmes arrivés à notre vaisseau, chacun s'arma en diligence pour tirer vengeance de cette injure, & ravoir nos camarades ; mais en arrivant nous trouvâmes qu'ils les mettaient en pièces, & qu'ils se les distribuaient comme des morceaux de viande. Nous donnâmes dessus de furie, nous en tuâmes cinquante, & en fîmes deux prisonniers. Comme nous n'avions rien à manger, plusieurs étaient d'avis de les traiter comme ils avaient fait nos gens ; mais nous trouvâmes plus à propos de les garder, pour en avoir ce qui nous faisait besoin : nous les changeâmes donc contre du fromage, des poissons secs & des légumes, outre quelques cerfs que ces sauvages nous donnèrent, qui n'avaient que trois pieds, parce que ceux de devant s'unissaient en un. Après avoir demeuré là un jour,

pour nous remettre du travail de la mer, nous en partîmes par un bon vent, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin que nous vîmes nager force poissons, & voler quantité d'oiseaux, comme quand on approche de terre, ce que nous reconnûmes à plusieurs autres signes. Nous vîmes là de plaisants nageurs; c'étaient des gens couchés sur le dos avec un bâton entre les jambes, qui servait comme de mât, où était attachée une petite voile qu'ils conduisaient avec la main, & voguaient ainsi sur l'océan. D'autres étaient assis sur des lièges, & traînés par des dauphins, qui les promenaient comme en carrosse sur l'eau. Ils ne nous firent point de mal, mais s'approchant de nous, admiraient notre façon de naviguer autant que nous faisons la leur. Sur le soir nous abordâmes en une petite île habitée par des femmes qui avaient le pied d'ânon, mais du reste étaient très belles & vêtues en courtisanes, avec de longues robes traînantes pour cacher leur défaut, ce qui nous empêcha de le découvrir d'abord. Elles nous reçurent fort bien, & nous menèrent chez elles, mais je n'y allais qu'en tremblant, et me défiais de leurs caresses. Et de fait, j'aperçus chez l'une, en entrant, des carcasses & des ossements de morts, ce qui m'obligea à me tenir sur mes gardes, & à prendre ma racine de mauve, selon l'ordre de Rhadamante, pour la prier de m'assister en cette occasion. Après mettant l'épée à la main, je me saisis de mon

hôtesse, & la contraignis de me dire qui elles étaient. Elle m'avoua qu'elles étaient des femmes marines qui égorgeaient les étrangers après avoir eu leur compagnie, & les mangeaient. Aussi l'ayant liée, je montai sur le haut de la maison, & appelai mes camarades, qui ne furent pas plutôt venus, que je leur contai ce qu'elle m'avait dit. Comme elle les aperçut elle se changea en eau, mais trempant mon épée dedans, je la retirai toute sanglante. Après, nous courûmes à notre navire, & levant les voiles, cinglâmes en haute mer, tant que nous découvrîmes à l'aube du jour les antipodes. Nous commençâmes alors à faire des actions de grâces aux dieux, & à délibérer sur ce que nous avions à faire. Les uns étaient d'avis de prendre terre, & de nous rembarquer. Aussitôt pour tâcher de regagner notre patrie, puisque nous avons rencontré ce que nous cherchions : les autres de laisser notre vaisseau sur le rivage, & d'entrer plus avant en terre ferme, pour découvrir le pays & les mœurs des habitants; dans cette contestation il s'éleva tout à coup une tempête qui brisa notre navire, & chacun se sauva comme il put avec ses armes, & ce qu'il avait de meilleur. Voilà ce qui m'arriva dans mon voyage du nouveau monde ; je décrirai aux livres suivants les merveilles, que j'y ai vues.

# Livre troisième

*Description de la république des animaux. Hommage qu'ils viennent rendre au phénix. Passage de Lucien aux antipodes. Bataille des animaux contre les sauvages. Pacification par l'entremise de Lucien.*

Le plus résolu demeura sans force & sans courage, voyant notre vaisseau brisé, & toute l'espérance du retour perdue ; mais après nous être consolés du mieux que nous pûmes, les uns allumèrent du feu, les autres se répandirent le long de la côte, ou entrèrent avant dans le pays pour le découvrir. Sur le soir, ceux qui étaient allés à la découverte, rapportèrent que le pays était cultivé & rempli de toutes sortes d'animaux, dont plusieurs leur étaient inconnus ; mais qu'ils n'avaient point vu d'hommes. Ce qui les avait le plus étonnés, c'est qu'on voyait, d'un côté, les agneaux paître parmi les loups ; de l'autre, des faucons voler en la compagnie des colombes. Ici des cygnes se jouant avec des serpents, & là des poissons nageant parmi des castors & des loutres. Sur ces entrefaites,

arrivèrent des singes vêtus à la grecque, qui nous vinrent faire commandement de la part du roi de l'aller trouver : ils portaient chacun sur le poing un perroquet qui leur servait de truchement, & parlait bon grec; sans quoi l'on n'eût pu jamais rien entendre au jargon de ces ambassadeurs. Cependant, pour obéir aux ordres du prince, nous nous acheminons vers le lieu où il était, & apprenons d'eux en chemin que nous étions dans l'île des animaux, qui dépendait du vaste empire des fables ; qu'elle était environnée de celle des géants, des magiciens, des pygmées & autres semblables, qui relevaient toutes de la juridiction des poètes, dont l'île était assez proche ; que cet empire était partagé en sept comtés, gouvernés par autant de comtes, qui font les contes pour rire, les contes de la cigogne, les contes jaunes, les contes violets, les contes borgnes, les contes à dormir debout, & les contes de vieilles, sans parler de plusieurs autres petits contes de moindre importance, qui font tous compris sous le nom de contes de l'autre monde ; que parmi tous ces peuples, le plus grand crime était de raconter deux fois une même chose ; qu'on n'y était point introduit qu'on ne laissât son jugement à la porte, avec permission de le reprendre au retour : mais qu'on le retrouvait, presque toujours, ou égaré ou corrompu ; que la république des animaux était gouvernée par le phénix, & que celui qui régnait alors

avait été curieux de nous voir, parce qu'il ne faisait que de naître, & n'avait jamais vu d'hommes ; que, sans cela, on ne nous aurait pas souffert plus longtemps dans l'île, parce qu'il leur était défendu très étroitement, par leur législateur, d'avoir aucun commerce avec ceux de notre espèce, sous peine de retourner en leur première servitude; que ce législateur était un petit bonhomme tout contrefait, qui n'était guère différent d'un singe pour la figure ; mais au reste d'un savoir & d'une connaissance admirables ; que c'était lui qui les avait établis, policés & rassemblés de toutes les parties du monde, & qui leur avait enseigné à s'entre-aimer & à s'entendre l'un l'autre ; mais qu'il n'avait jamais pu apprendre à parler qu'aux perroquets & à quelques autres oiseaux ; que les singes, comme ils sont ingénieux & adroits à contrefaire tout ce qu'ils voient, avaient appris de lui l'art de se vêtir, & une partie de ce qu'ils avaient vu faire aux hommes ; qu'ils avaient bâti le palais que nous verrions, à l'aide des hirondelles, cultivaient la terre par le moyen des pourceaux & des taupes, qui se plaisent à la remuer, & faisaient la moisson par l'entremise des fourmis, qui avaient, en moins de rien, emporté toute la graine d'un champ, & la serraient dans des greniers, où on l'allait prendre quand on en avait besoin ; que comme il n'y a point de société sans quelque religion, ils adoraient tous le Soleil, & que le

phénix, qui lui était consacré, avait joint à la royauté le sacerdoce, & se brûlait lui-même sur son autel, servant & de prêtre & de victime; qu'il y avait des animaux qui avaient quelque révérence pour les autres astres ; que l'éléphant adorait la Lune & l'Oryx l'étoile de la canicule ; qu'Ésope (car c'est ainsi que se nommait leur législateur) se voyant forcé de les quitter, avait établi pour roi le phénix, comme le plus propre à cet honneur, parce qu'il était unique, & qu'on n'était point sujet par ce moyen aux guerres civiles, que l'ambition des grands & le désir de régner, ou le dépit & la jalousie ont coutume d'allumer en l'âme des princes. D'ailleurs, comme il vivait plusieurs siècles, on était exempt par là des révolutions que causent dans les empires le fréquent changement de monarques ; que pour se décharger des soins de l'état, il avait établi divers animaux sur chaque espèce, qui les gouvernaient sous son autorité ; car il se faisait voir fort rarement, soit pour conserver sa majesté, ou pour quelque autre raison ; que les singes lui servaient d'officiers & de ministres ; les tigres & les lions de soldats ; les oies & les chiens de garde & de sentinelle ; les perroquets d'interprètes & de truchemens; les cigognes de médecins : car à cause de son naturel solitaire & mélancolique, il avait besoin de se purger de temps en temps ; à quoi les cigognes sont fort adroites; que les licornes faisaient l'effet de-

vant lui, pour la propriété qu'elles ont de chasser les venins, & qu'enfin tous ces animaux vivaient en paix & en bonne intelligence sous son empire. Mais ceux qui se nourrissent de proie, de quoi vivent-ils, leur dis je ? Vous avez raison, répondirent-ils, de faire cette demande; car ils ne peuvent pas paître comme les autres, ni manger comme nous des fruits de la terre. Voici donc comme on les nourrit. Outre les criminels qu'on leur abandonne, lorsque les animaux deviennent vieux, & qu'ils ne se peuvent plus soutenir, on les engraisse tant qu'ils meurent ; & tous les jours on va dans leurs appartements recueillir ceux qui sont morts; mais cela est cause aussi quelquefois que ceux qui vivent de carnage sont deux ou trois jours à jeûner ; & lorsqu'ils ne peuvent supporter la faim, ils vont dans les pays étrangers, & sont nommés, à cause de cela, oiseaux de passage.

Dans ces entretiens & autres semblables, nous arrivâmes à la cour du phénix qu'il émit déjà nuit. Il était dans une grande salle toute brillante de lumière, par le moyen des vers luisants, & d'autres insectes lumineux qui étaient attachés au plancher, où qui volaient par l'air, comme autant d'étoiles errantes. D'autre coté, la voûte était garnie de plumes d'azur, accommodées fort proprement avec le bec des hirondelles ; si bien que cela ne ressemblait pas mal à un ciel. Il y avait deux corps de garde à la porte; l'un de lions &



l'autre de tigres, qui nous effrayèrent d'abord ; mais nous passâmes en assurance sous la conduite de nos guides. Au fond de la salle était le phénix posé sur un trône d'or enrichi de perles, avec un dais d'ambre & de corail, où l'on avait enchâssé des pierreries ; mais de tout son trône, rien n'était si brillant que lui, & il n'en recevait pas tant d'éclat qu'il lui en donnait ; car il avait le cou d'or, les ailes de feu, doublées d'un azur céleste, & il portait un astre étincelant sur la tête. A ses côtés étaient rangés, en forme d'amphithéâtre, un grand nombre d'oiseaux de taille & de plumage tout différents, mais d'une beauté merveilleuse, sans parler de ceux qui pendaient en l'air par des filets, comme des bouquets de plumes. Au bas était une infinité de paons qui faisaient la roue à l'entour, & étalaient avec pompe & magnificence les cercles d'or de leur queue, où brillaient autant d'yeux qu'il y en avait dans le ciel. Ce spectacle nous ravit tellement en admiration, que nous demeurâmes comme immobiles, jusqu'à ce que le prince nous envoyât complimenter par divers oiseaux de sa suite qui imitent notre langage. Lors nous fûmes près de lui, après lui avoir fait la révérence, il nous dit, par la bouche d'un petit perroquet qui se perchait sur son trône, que nous étions les bienvenus, & qu'ayant su notre arrivée, il avait été bien aise de nous voir, & avait envoyé au-devant de nous quelques-uns de ses

officiers, afin qu'on ne nous fît aucun déplaisir. Après cela il s'enquit du sujet de notre voyage, & témoigna d'être fort surpris au récit de nos aventures : mais parce qu'il était temps qu'il se retirât, il nous congédia, après avoir donné ordre qu'on nous logeât dans son palais, & qu'on nous traitât avec toutes fortes de magnificences. Nous n'eûmes pas plutôt pris congé de lui, que nous fûmes environnés de geais & de pies, qui ne faisaient que caqueter à nos oreilles; & nous rompaient la tête d'une infinité de questions & de demandes. D'ailleurs, il me tardait que je fusse seul, pour m'entretenir à mon aise des merveilles que j'avais vues, & je soupirais déjà après mon retour en Grèce, pour avoir le plaisir de les conter. Nous fûmes conduits en notre appartement par les mêmes ambassadeurs qui nous étaient venus recevoir, & le trouvâmes meublé d'étoffes exquisés, filées par des vers à soie, & tissées par des araignées ; de sorte que l'ouvrage en était très ingénieux & très délicat. Sitôt que nous fumes arrivés, on couvrit pour le souper, où nous fûmes servis magnifiquement, de toutes sortes de mets, & mangeâmes des petits oiseaux qui n'étaient que comme des pelotons de graisse<sup>22</sup>. Nos ambassadeurs prirent place avec nous ; mais les perroquets se perchèrent deçà & de-là, au-dessus de nos têtes, où l'on leur donnait à manger de tout ce qu'il

---

22 Ortolan

y avait sur la table, comme l'on fait aux enfants ; mais ils aimaient particulièrement le pain trempé dans du vin. Pendant le repas, il y avait des singes accoutrés en charlatans, qui faisaient cent tours de passe-passe, & avaient avec eux des petits chiens qui contrefaisaient les soldats, avec l'épée au côté & la pique sur l'épaule, passaient à travers des cerceaux, marchaient sur des bâtons, sautaient pour l'amour des dames, faisaient plusieurs galanteries semblables. Après souper les pies dansèrent un ballet, où elles imitaient le saut des grues, passant l'une dans l'autre avec une adresse & une agilité admirables. Les rossignols firent le récit, & les serins le concert.

Le lendemain dès le point du jour notre escorte nous vint prendre pour assister à l'hommage que les animaux venaient rendre au phénix, qui est la plus belle cérémonie de toute l'île; il était à l'entrée de son palais pour les mieux recevoir, & pour en faire la revue avec plus de magnificence. Nous remarquâmes en passant, qu'à toutes les portes du palais, il y avait un chien en sentinelle ; & une oie sur chaque fenêtre, avec un aigle au haut du donjon, pour découvrir de plus loin ; & on les relevait d'heure en heure, autant la nuit que le jour. Sitôt que nous fûmes arrivés, le phénix nous fit asseoir auprès de lui sur des sièges. Il était environné de tous les animaux de sa garde, & de tous les oiseaux de

sa suite, comme le jour précédent. Après que son perroquet eut harangué assez longtemps sur le sujet de la cérémonie, avec grande satisfaction, de toute l'assemblée, qui était charmée de la douceur de son éloquence ; on vit venir de loin les oiseaux en magnifique appareil, sous la conduite de l'aigle, qui après avoir une pointe en l'air, fondit tout à coup au pied du phénix, pour lui faire hommage, puis se guinda dans le ciel, & s'alla perdre dans les nues. Aussi tôt les oiseaux de sa fuite se perchèrent deçà & delà sur les arbres, tandis que ceux qui savaient chanter célébrèrent les louanges du phénix, & remplirent l'air de leurs doux concerts, où le cygne tenait le tacet, & le coucou battait la mesure. Mais auparavant quelques faucons, pour donner du plaisir au prince, lièrent en l'air des perdrix ; & passant devant son trône, les différent envoyer, sans leur avoir fait aucun mal. Cette galanterie fut trouvée de bonne grâce,

Aussi bien que celle des coqs, qui après avoir paru à la tête des oiseaux domestiques, se séparèrent en deux bandes, qui vinrent jouter l'une contre l'autre, avec tant d'animosité & de furie, que le phénix fut contraint de les envoyer séparer. Mais les cailles qui s'étaient mises de la partie, étaient si acharnées au combat<sup>23</sup>, qu'elles ne voulurent point

---

23On les faisait jouter en Grèce comme des coqs

obéir; si bien que pour conserver la majesté de l'empire, & punir leur crime, il fit signe aux éperviers, qui enlevèrent en un instant les plus opiniâtres, & les allèrent plumer hors de sa présence. Cependant, les paons dansaient un ballet avec beaucoup d'art, de justesse & de gravité, traçant diverses figures selon les divers airs que leur chantaient les oiseaux, & marquant la cadence d'une façon admirable ; mais les coqs d'inde les ayant voulu imiter, se firent moquer d'eux avec leur graisse rouge & bleue, entre coupée de rides; leur mine de vieille, & leur peau pendante sur le nez ; ce qui fit bien voir la différence qu'il y a de la vaine gloire, avec la gloire véritable. Comme le phénix s'étonnait de ce que les oiseaux de nuit & ceux de rivière, ne paraissaient point, un perroquet prenant la parole, dit qu'il avait charge de lui représenter de leur part, que les premiers attendaient la nuit, pour lui venir rendre leur hommage, de peur de troubler les autres oiseaux de leur présence ; & que les derniers s'étaient rassemblés à l'endroit où il devait recevoir celui des poissons, comme étant plus en leur lustre dans l'eau. Après vinrent les animaux à quatre pieds, que le lion conduisait avec une majesté & une contenance digne d'un prince, & lorsqu'ils furent tous passés devant le phénix, ils se séparèrent en deux, comme pour le combat : mais le combat parut étrange, pour l'inégalité des combattants, car ceux qui vivent de

proie, s'étaient mis tout d'un côté, & le reste de l'autre; de quoi le phénix s'étonnant, un singe qui les avait disposés, lui dit que c'était pour faire paraître la modération des uns, & la confiance des autres. Car les oiseaux n'eurent pas plutôt formé la charge, qu'on vit les chèvres & les brebis courir de toute leur force contre les tigres ou les lions, & les choquer de leurs têtes si rudement, qu'ils tombèrent à la renverse, comme s'ils eussent été morts; puis se relevant légèrement, se jouèrent avec elles sans leur faire aucun déplaisir. Il n'était pas jusqu'aux rats & aux souris, qui ne voulussent être de la partie, & ne vinsent affronter les chats, qui se couchaient par terre en les voyant & de peur de les blesser, faisaient la patte de velours. Ensuite les ours se levèrent sur leurs pieds de derrière, & se tenant tous par les pattes, ils commencèrent à danser en rond fort gravement, ayant un singe au milieu qui jouait de la flûte, tandis que d'autres tout noirs, montés sur de grands ours blancs, contrefaisaient les bateleurs, & faisaient cent tours de souplesse; car les singes en cette occasion faisaient mille singeries: les uns jouaient à la boule, avec des hérissons, ayant mis des gans de fer, de peur de se piquer; les autres se battaient à outrance, comme des gladiateurs, tandis que quelques-uns de leurs compagnons pendus par la queue aux arbres voisins, faisaient les juges du camp. Ceux-ci cou-

raient la bague sur des chevaux de manège ; ceux-là faisaient des tournois, comme on en voit faire à Rome aux enfants de bonne maison. Les licornes couraient aussi, la lance baissée l'une contre l'autre, ayant mis une pomme à la pointe de leurs cornes, comme l'on met un bout aux fleurets, de peur de se faire mal. Cependant, on voyait des chevaux bondir tout seuls dans la plaine, & faire des voltes & des passades avec des caracoles, où ils tournaient plus juste que les meilleurs écuyers du monde. Il n'était pas jusqu'aux éléphants qui, pour montrer leur adresse, ne voulussent danser sur la corde<sup>24</sup>, & faire admirer leur agilité dans une si grande masse de chair. De quelque part que le phénix jeta la vue, il ne voyait que des objets divertissants. Il y avait de petits animaux qui se tenaient sur le dos de leur mère, soit qu'elle courut ou qu'elle jouât ; d'autres étaient renfermés dans son sein, comme dans une bourse, d'où ils sortaient & se promenaient ; puis y ils rentraient au premier cri qu'elle faisait. Les porcs-épics se laissaient poursuivre par les chiens, & lorsqu'ils étaient prêts de les attraper, ils leur lançaient de leurs dards, qui les faisaient crier & prendre la fuite. Sur ces entrefaites, on entendit de loin le sifflement des serpents, qui fit cesser tous les jeux : ils se traînaient lentement, la tête haute, pour témoigner plus de majesté & avaient quitté

---

24 On a vu cela autrefois à Rome

leur vieille peau, & pris une robe nouvelle, pour paraître plus beaux. Ils venaient tous rendre hommage au phénix, sous la conduite du basilic, qui couvait un dépit mortel en son sein, & prétendait devoir régner sur les animaux, à cause qu'il les fait tous trembler. Il lança donc d'abord ses regards sur lui, au lieu de lui rendre son hommage<sup>25</sup>. A cet aspect, le divin oiseau penche la tête mourante, comme une fleur que le coutre de la charrue a renversée : l'or, l'azur, & la pourpre de ses plumes se ternissent, & il allait rendre l'âme, si au cri que jetèrent les animaux, la licorne qui reposait à ses pieds, ne l'eût touché de la corne, dont elle chasse les venins ; & en même temps l'ardente belette<sup>26</sup> n'eût sauté sur le basilic, & imprimé sa dent mortelle sur les taches blanches de sa couronne, l'étendant mort sur la place. Aussitôt le phénix redresse sa tête penchante, & reprend son vif éclat effacé par les ombres de la mort ; & les animaux justement irrités viennent fondre de toutes parts sur les serpents, tandis que les cigognes les attaquent d'en haut, & que les aigles percent de leurs ongles tranchants les dragons qui voulaient prendre l'essor. Ils furent donc en moins de rien déchirés & mis en pièces ; & la nature purgée de ces monstres. Cependant, l'unique oiseau qui

---

25 Il tue de sa vue

26 Elle est ennemie du basilic



avait repris sa force & sa beauté, voulut achever la cérémonie, & alla vers la mer pour y recevoir l'hommage des poissons & des oiseaux de rivière. Il rencontra en chemin les abeilles, qui n'ayant pu montrer leur diligence accoutumée, pour avoir attendu les fourmis qui ne vont pas si vite qu'elles, venaient avec les autres insectes rendre leur bourdonnant hommage au phénix, & lui apportaient du miel de leurs ruches, qu'elles lui préférèrent sur les ailes des papillons, qui brillaient d'autant d'yeux que la queue des paons. A leur tête marchaient de petits oiseaux de différentes espèces<sup>27</sup> & de plumages divers, qui ne font guère plus gros qu'elles, & qui ne pèsent chacun, avec leur nid, que quarante-huit grains. Les poissons s'étaient rassemblés dans une espèce de golfe, qui faisait comme un amphithéâtre, sur lequel se rangèrent tous les animaux ; & les oiseaux se perchèrent sur les arbres pour augmenter la magnificence du spectacle qu'ils venaient voir. Car les baleines rangées en forme d'arc, du côté qui regardait la mer, faisaient un rond d'eau où l'on voyait jaillir cent fontaines par ces ouvertures qu'elles ont sur la tête, par lesquelles elles jetaient l'eau de la grosseur d'un muid, & de la hauteur d'une demi-pique ; qui, retombant avec bruit sur leurs mufles, couvrait toute la mer de bouillons d'écume. Mais avant que le phénix arrivât au lieu du spectacle, les pois-

---

27 Les colibris & les oiseaux-mouches.

sons l'envoyèrent recevoir à deux cents pas de la mer par de petits poissons volants, suivis d'amphibies, pour montrer que leur juridiction s'étendait sur la terre & dans l'air, aussi bien que dans les eaux. Après venaient cent grandes tortues chargées de tous les trésors de ce vaste & liquide élément. Les unes portaient sur leur dos des montagnes d'ambre; les autres des rochers de corail, enrichis de nacre de perle; qui en arrivant entr'ouvrirent leurs coquilles ; & firent voir des bijoux d'un prix & d'une valeur inestimables. C'étaient de grosses perles rondes, d'une blancheur non pareille, dont le vif éclat était redoublé par la noirceur des mains des singes qui les tiraient de leurs huîtres pour les présenter au prince. Il fit serrer les parfums dans ses magasins, pour s'en servir à l'honneur de sa sépulture, & destina le reste à l'ornement de son cabinet, & à l'embellissement de son trône. Dans ce grand cercle que les baleines formaient d'un côté, & les rochers de l'autre, parurent premièrement tous les oiseaux de rivière, ayant le cygne à leur tête, qui s'était joint à eux, avec quelques autres oiseaux de la cour du phénix. Il paraissait là dans son lustre, haussant son col voûté entre ses ailes à demi-levées; ce qui faisait un enfoncement qui lui donnait beaucoup de majesté. Aussitôt qu'il vit arriver le phénix, il prit son vol avec les autres, & vint tourner trois fois à l'entour de lui, comme pour faire la revue de ses su-

jets, & lui en faire admirer la beauté & le plumage. Le brillant phénicoptère, aux ailes de pourpre, fut choisi pour aller rendre l'hommage au phénix, comme lui devant être plus agréable, à cause qu'il porte son nom : au retour, ils se jouèrent en l'air avec les poissons volants, qu'ils abattaient dans l'eau, du vent de leurs ailes ; puis ils vinrent fondre tous dans la mer avec grand bruit. Alors, pour donner du plaisir au prince, les barbets se lancèrent après eux & commencèrent à les poursuivre. Ils les laissaient approcher de fort près ; puis se plongeant tout-à-coup, ils trompaient leurs dents & leurs espérances. Ils se dérobaient de même des oiseaux de proie, qui venaient pour donner dessus, & qui mouillaient les cerceaux bigarrés de leurs ailes, sans avoir pris que du vent. A la fin, ils disparurent tous au seul cri du cygne, & se coulant sous les eaux, allèrent reparaître bien loin, & faire une triple couronne au-dedans des rochers & des baleines, pour donner le temps aux poissons de se faire voir & finir la magnificence du jour. Aussitôt on vit toute la mer couverte de monstres, différents de grandeur & de figure; parmi lesquels rien ne satisfit, tant le phénix que les petits hérissons de mer, qui ne font pas plus gros que des œufs de poule, & qui sont tous semés de pointes rouges, vertes & bleues. En cet état, ils roulent sur l'eau, comme de petites boules de lumière, si bien qu'on eût dit que toute la

mer était en feu & leurs œufs attachés à leur peau, paraissaient comme autant d'étoiles brillantes. D'autre côté, voguaient de petites huîtres<sup>28</sup> d'une nacre transparente & ciselée; c'est un poisson qu'on voit le dos appuyé contre sa coquille, qui lui sert comme de proue ; & la tête qu'il lève, lui tient lieu de voile ; ses ailerons font les rames; sa queue lui sert de gouvernail ; enfin, c'est comme un vaisseau vivant & animé, qui semble n'avoir été fait par la nature que pour instruire les hommes à la navigation. Comme le spectacle ne faisait que de commencer, & que les dauphins, qui sont les singes de la mer ; se plongeaient tout d'un coup au fond de l'eau, & puis se lançaient en l'air avec une vigueur incroyable ; pour montrer leur agilité : on vit arriver la babillarde hirondelle qui, s'approchant du phénix, commença à lui débiter ce qu'elle avait appris dans les pays étrangers, & mit toute la cour en rumeur. Car elle rapporta que les animaux des antipodes s'étaient révoltés contre les sauvages, & qu'ils envoyaient demander secours au prince, & le prier de leur donner quelqu'un pour les commander, parce que leur plus grand défaut venait de leur mésintelligence. On assembla donc sur le champ le conseil des animaux ruminants, où il fut arrêté qu'on serait partir en diligence le premier ministre du phénix, qui était un vieux magot très savant dans la poli-

---

28 les nautilus

tique. Cela me toucha tellement, qu'il me prît envie de l'accompagner, quoique le prince fit tout ce qu'il pût pour m'en empêcher, me représentant le danger que je courais avec tant d'animaux différents qui n'étaient pas policés, & n'avaient pas appris à obéir comme les siens ; mais il n'en pût venir à bout. Cependant on dressa le train de l'ambassadeur, & l'on me donna deux dauphins, l'un pour me porter, & l'autre pour porter mon équipage. Nous partîmes donc dès la nuit ; par ce la chose ne souffrait point de retardement, & que tous les barbares étaient en armes, pour remettre les animaux dans l'obéissance. Cependant les baleines eurent ordre de tenir la mer libre, & de nous servir comme d'escorte, de peur qu'on ne nous vint envelopper ; car une partie des sauvages s'étaient sauvés sur les eaux, pour éviter la fureur des bêtes farouches qui battaient la campagne, & déchiraient tous ceux qu'elles rencontraient. Sitôt qu'ils nous virent, ils vinrent pour nous attaquer avec leurs petits bateaux faits d'un seul tronc d'arbre ; mais les baleines se mettant entre deux, en renversèrent autant qu'il s'en présenta, & leur firent faire la culbute. En cet endroit, je ne puis taire la valeur & l'obstination des barbares, qui, d'un courage invincible, sautaient sur le dos des baleines, après avoir eu bien de la peine à esquiver la fureur d'autres poissons qui les attendaient dans l'eau pour les dévo-

rer<sup>29</sup>, & montant sur la tête de ces monstres, leur enfonçaient des pieux dans leurs ouvertures qui font comme des soupiraux, par où elles jettent l'eau & elles respirent ; de sorte qu'ils venaient à bout d'un si grand animal par leur valeur & leur adresse. Cependant nos dauphins prenant leur temps, gagnaient pays, & devançant la vitesse des sauvages par la leur, nous vinrent exposer sur le rivage, où les animaux avertis de notre venue par les hirondelles, nous attendaient avec grande impatience. On ne peut exprimer la joie avec laquelle ils nous reçurent, & les caresses qu'ils nous firent, sans prendre aucun ombrage de moi, à cause qu'ils savaient que je n'étais pas là pour leur faire de mal. Nous apprîmes en arrivant, que la cause de leur révolte venait d'un perroquet, qui ayant été emporté par un grand vent de l'île des animaux en leur pays, leur avait appris comme des bêtes vivaient en paix dans cette île, & les avait encouragés à secouer le joug des hommes.

Sur ces entrefaites, la nouvelle arrive que les sauvages s'avançaient avec toutes leurs forces pour les attaquer. Aussitôt notre vieux singe, qui était aussi savant dans la guerre que dans la politique, quoique sa force ne répondît pas à sa valeur, rangea tous les animaux en bataille à l'entrée du bois, qui avait

---

29 Requiem, ou requin, cachalot ou baleine.

au-devant une grande plaine, & sur les ailes, d'un côté des rochers escarpés & inaccessibles, & de l'autre un grand marais, bordé en dedans d'une rivière qui n'était pas guéable. Il fit commandement d'abord à tous ceux qui n'étaient pas propres au combat, de se retirer dans le fond du bois, pour ne point embarrasser les autres; puis partageant le reste en trois corps, les rangea en cette forte. Il mit à la droite une espèce de tigres très vaillants ; car j'oubliais à dire qu'il n'y a presque point d'animaux aux Antipodes qui soient tout à fait semblables à ceux de notre pays, si ce ne sont des perroquets & des singes. Ensuite il rangea les lions, qui sont beaucoup plus petits & moins courageux que les nôtres, puis les ours ; les sangliers après, qui ont une ouverture sur le dos, & enfin une espèce de lynx ou de loups cerviers, qui faisaient la pointe de l'aile gauche : car ils font si vaillants qu'ils vont attaquer les sauvages en plein jour, jusques dans leurs cabanes. Il avait mis exprès les plus courageux sur les ailes, afin que venant à enfoncer les bataillons des ennemis aux deux bouts, ils les enfermassent au milieu, & les empêchassent de prendre la fuite. Chaque corps en avait un autre à ses épaules pour le soutenir en cas qu'il fût enfoncé ; & il était de la même espèce, afin d'être plus intéressé à la défense. Dans les intervalles des bataillons, était comme l'infanterie légère composées de petits animaux moins forts &

moins vigoureux, qui ne laissent pas d'avoir du courage, pour se mêler parmi les autres dans le combat, & mordre les jambes des sauvages, ce qui fut de très grand service. De ce nombre étaient les porcs-épics, & certains petits pourceaux qui sont armés par tout comme d'une cuirasse à écaille. Le front de la bataille était couvert d'animaux légers comme cerfs, pour attaquer l'escarmouche, & de trois ou quatre espèces de grands oiseaux qui ne sauraient voler, mais qui sont très vifs à la course ; du nombre desquels étaient les autruches, qui sont plus petites que les nôtres. Voilà quelle était l'armée de terre : mais il y en avait encore deux autres ; l'une dans l'air, qui n'était pas moins effroyable que la première, étant composée d'une espèce de grands vautours & d'autres oiseaux de proie, pour venir fondre d'en haut furies sauvages, dans la chaleur de la mêlée. Et l'autre dans l'eau, toutes d'animaux amphibies, comme des hippopotames & des crocodiles, pour prendre les barbares en queue & en flanc. Le général avait autour de lui les singes les plus adroits & les plus vaillants, pour porter ses ordres partout. Les autres étaient employés aux diverses nécessités du camp, parce qu'ils n'étaient pas assez forts ni assez vigoureux pour le combat. Pour moi, je montai sur un arbre pour voir la bataille tout à mon aise, ne voulant pas qu'on me pût reprocher à mon retour d'avoir tenu le parti des



bêtes contre les hommes. L'armée étant ainsi rangée, on vit paraître celle des sauvages en une très belle ordonnance. Les premiers bataillons étaient armés de massues & de grandes épées de bois qui coupent comme du fer; & les autres d'arcs & de flèches pour les défendre contre les oiseaux, afin qu'ils ne fussent point attaqués d'en haut pendant la mêlée. Ils étaient tout nus avec la peau noircie, & peinte en figure de serpents, pour donner plus de terreur; & portaient des bonnets & des ceintures de plume par magnificence, ayant la lèvre d'en bas & les joues percées, & remplies de pierres de diverses couleurs, comme pour l'ornement. Ils marchaient serrés dans un grand silence, mais lorsqu'ils furent proches, ils vinrent aux mains avec de grands cris. J'oubliais à dire que le front de leur bataille était couvert de trois ou quatre rangs d'archers, qui avaient ordre de se retirer dans les intervalles des bataillons, après avoir fait leur décharge. Ils écartèrent d'abord à coups de flèches tous les animaux légers à la course, & ces grands oiseaux qui ne volent point, lesquels marchaient à la tête. Mais le corps de bataille s'avança aussitôt en diligence, pour n'être point percé de leurs flèches, avant que de venir aux mains. Les premiers bataillons des sauvages furent enfoncés par la furie des animaux, & particulièrement des tigres & des loups-cerviers qui étaient rangés sur les ailes, & qui en firent un

grand carnage ; mais le corps de réserve venant tout frais au combat avec leurs arcs tendus & leurs flèches apprêtées, percèrent les plus courageux qui étaient aux premiers rangs ; car ils ne tiraient aucun coup en vain dans une si grande multitude. Cela donna lieu à ceux qui étaient armés de massues de se rallier ; de sorte que tout ce qu'il y avait de hardi & de courageux dans l'armée des animaux, fut tué & assommé sur la place. Le reste prit la fuite & se sauva dans les bois, où ils furent poursuivis par les sauvages. Pour les oiseaux, quoique l'air fût obscurci de leur multitude, ils furent écartés en un instant par une nuée de dards, & incommodaient plus les hommes par leur chute que par leur bec & leurs griffes. Les amphibies aussi ne firent pas grand effet, parce que les sauvages qui sont agiles & vaillants, tournèrent tête à leur abord ; & faisant front de tous côtés, ils les rencognèrent aisément dans la rivière. Il ne restait plus d'espérance pour les pauvres animaux, si les serpents qui n'avaient pu s'assembler, ni arriver aussitôt que les autres, ne fussent accourus à leur secours : mais les sauvages n'eurent pas plutôt entendu de loin leurs sifflements, qu'ils firent halte dans le bois ; & voyant les uns sur les arbres, prêts à se lancer sur eux, & d'autres de vingt à trente pieds de long, qui ouvraient la gueule pour les dévorer, sans parler de ceux qui ont des sonnettes à la queue, & qui sont plus dange-

reux par leur venin, que les autres par leur grandeur, ils prirent la fuite & se sauvèrent à la course. Les animaux se rallièrent, les poursuivirent avec une grande vigueur, & en firent un prodigieux carnage.

Après la victoire, tout retentit de cris différents; les animaux qui s'étaient cachés dans le fond du bois, accoururent au bruit avec leurs petits. Cependant, l'écho résonnait de la musique des oiseaux, qui chantaient un chant de triomphe, & rien n'eût été égal à cette harmonie, si les animaux à quatre pieds, en se voulant réjouir, n'eussent fait un effroyable charivari. Sur ces entrefaites, on entendit un bruit sourd de trompettes & de tambours, & on vit venir de loin des troupes qui marchaient en très bon ordre, ce qui fit cesser l'allégresse; mais comme elles furent proches, on aperçut que c'étaient des singes, qui pour faire peur aux autres, s'étaient armés de la dépouille des sauvages. Ils frappaient sur des troncs d'arbres creusés & couverts de peaux, dont les barbares se servent pour s'animer au combat, & sonnaient des cornets marins qui font un bruit comme une trompette enrouée; de forte que la frayeur se changea en allégresse. Car on voyait les uns se battre contre leurs compagnons avec des flèches, qui tenaient lieu d'épées, n'étant pas assez forts pour manier les massues; les autres dansaient un ballet de postures, où ils contrefaisaient les sauvages dans leurs ma-

riages, leurs assemblées & leurs funérailles. Là dessus on ouït le cri de divers oiseaux nocturnes, accompagné d'autres signes d'un grand malheur; après quoi l'on vit arriver quelques singes de la fuite du général, qui dirent qu'il avait été tué dans le combat. Alors, ce ne furent que cris & qu'hurlements, qui ne furent pas plutôt finis, que les animaux faillirent à s'entre-manger pour l'élection d'un nouveau roi ; car les serpents prétendaient à cet honneur, pour avoir été cause de la victoire ; les bêtes à quatre pieds, pour leur grandeur & leur multitude ; & les oiseaux, pour leur excellence ; outre qu'il semble que la nature leur ait donné le dessus. Mais le perroquet en qui ils avaient créance, & qui avait été cause de leur révolte, apercevant ce désordre, & craignant qu'on n'en vînt à la dernière extrémité, dit qu'il était d'avis qu'on me fît venir pour savoir mon opinion. Je descendis donc de mon arbre, que je n'avais pas voulu quitter pour la crainte des serpents, dont j'avais vu un si grand exemple de cruauté en la personne du phénix, & représentai aux animaux, par l'entremise du perroquet, que j'étais d'avis qu'ils firent la paix avec les sauvages, qui ne manqueraient pas de profiter de leurs divisions, & de prendre cette occasion pour les défaire ; & en cas qu'ils voulurent songer à un accommodement, je leur offris mon entremise. L'affaire ayant été mise en délibération, la chose passa tout d'une

voix, par la timidité des uns & la sagesse des autres, qui virent bien que les animaux ne pourraient jamais s'accorder; outre que les plus fiers & les plus vaillants avaient été tués dans le combat. Je partis donc avec ce perroquet, & un autre qui savait la langue du pays, & fus trouver les sauvages, qui ne furent pas difficiles à persuader, après une si grande défaite ; & en passèrent par tout ce que je voulus. A mon retour, je rencontrai mes camarades que le regret de mon départ & la même curiosité que moi, avaient portés à me suivre ; de sorte qu'ayant pacifié tous les différens qui restaient, & mis les hommes & les animaux bien ensemble ; je m'embarquai avec mes compagnons, très aise d'avoir évité un si grand péril, & d'avoir vu des choses si étranges & si merveilleuses.

# Livre quatrième

*Arrivée dans l'île des Pyrandriens. Description du pays des Aparctiens. Royaume de Numismacie. Île des Poètes. Celle des Pygmées. Retour de l'auteur en Grèce par Vile des Magiciens.*

Après avoir dit adieu aux animaux, & pris congé des sauvages, nous nous embarquâmes, mes compagnons & moi, pour voir le reste des îles dont on nous avait dit tant de merveilles. La première où nous abordâmes, semblait être toute de feu, ce qui fit que nous la découvrîmes de fort loin ; & approchant, nous trouvâmes le rivage bordé d'hommes flamboyants, qui avaient le visage long & étroit, & le haut de la tête fait en forme d'alambic. Ils paraissaient fort dispos, car ils voltigeaient sans cesse, & changeaient à tous moments de posture. Nous leur présentâmes quelques parfums, qu'ils reçurent avec joie, & en revanche ils nous donnèrent à chacun une chemise de toile incombustible, & force pantarbes pour nous garantir des ardeurs de leur pays ; mais avant qu'elles fussent distri-

buées, ces hommes de feu qui penchent naturellement vers les choses qui leur sont propres, s'étant courbés à dessein ou autrement, mirent le feu Livre à une des barques que les sauvages nous avaient données. Ceux qui étaient dedans, s'étant jetés aussitôt à la nage pour se sauver, firent par malheur rejaillir de l'eau sur quelques-uns de ces pyrandriens, car c'est ainsi qu'on les nommait, ce qui leur fit de grandes plaies; si bien qu'au lieu qu'ils paraissaient lumineux & transparents, ils devinrent noirs & obscurs partout où l'eau les toucha. Pour les guérir, on ne fit que souffler dessus, jusqu'à ce que le feu, qui leur tient lieu de peau, eût recouvert la blessure; d'où vient sans doute qu'on a coutume de souffler sur les endroits douloureux. Il serait difficile d'exprimer avec quelle chaleur ils nous reçurent; c'est, assez de dire qu'ils n'épargnèrent rien pour nous régaler, & qu'ils nous firent, comme on dit, bonne chère & grand feu. Ils se portent en avant, comme nous, pour prendre à manger; mais ils s'élèvent incontinent au-dessus, & tirent leur nourriture par le pied, comme les arbres; aussi ne rendent-ils point d'autres excréments que des vapeurs & des exhalaisons, qui leur sortent par le haut de la tête. Dans le fort de leur débauche ils se font jeter quelques gouttes d'eau pour s'échauffer davantage; & lorsqu'ils veulent paraître plus beaux, ils se saupoudrent de soufre & de camphre, ce qui

leur fait faire du feu violet. Ils aiment surtout l'eau-de-vie ; & en approchant, ils l'allument, & l'avalent ainsi toute enflammée. Ils sont fort ardents, amoureux, & aiment bien à baiser, c'est pourquoi ils multiplient extrêmement ; car d'un seul baiser ils engendrent un enfant, qui n'est pas, sitôt né, qu'il croît à vue d'œil ; & après avoir éclaté plus ou moins de temps, il diminue peu à peu, tant qu'à la fin il se couvre d'une lèpre farineuse, à quoi ils sont tous sujets. Ceux qui veulent éviter cette maladie, ou en guérir, se servent perpétuellement d'éventail, mais cela les use beaucoup. Ils sont fort colère & fort rigoureux, & il y a parmi eux des supplices pour les moindres fautes. Le plus ordinaire est de plonger dans l'eau, ce qu'ils supportent si impatiemment, que cela leur fait jeter de grands cris. Au sortir de-là, selon la grandeur du crime, on les laisse plus ou moins de temps dans de noirs cachots, où ils sont comme morts ; mais ils ressuscitent à l'approche de leurs camarades ; & quand le crime est grand, on les met en poudre, ce qui les fait mourir aussitôt. Ils ne croient pas comme nous, que l'âme soit renfermée dans le corps, & soutiennent au contraire, qu'il n'y a qu'elle qui paraît, & que le corps qu'elle anime lui est donné pour nourriture. Aussi vivent-ils tant qu'ils ont de quoi nourrir leur feu ; mais lorsqu'il n'y a plus de matière, leur âme faisant un dernier effort, s'envole en forme d'étincelle, qui se joue



longtemps par l'air, & se promène en divers pays, cherchant les eaux comme pour lui servir de rafraîchissement, & c'est ce que nous appelons des feux-folets. Lorsqu'elles ont erré tout le temps qui leur est prescrit, elles se rassemblent en un, & composent les comètes, & ces petits astres semblables aux étoiles, qui se précipitent du ciel en terre pendant une nuit fort claire. Tous les animaux de cette contrée sont de feu, jusqu'aux insectes, qui sont si brillants & si lumineux, qu'ils servent de lampes aux peuples voisins. La plupart ne vivent pas hors de leur pays, ni ceux des autres pays dans le leur, si ce ne sont des Salamandres. Il serait impossible de voyager en ce royaume, à cause des grandes ardeurs, si la nature n'avait eu soin d'y faire croître des arbres qui donnent, avec l'ombrage, du rafraîchissement dans leur tronc, toujours plein d'une eau fort claire & fort bonne, qui n'augmente ni ne diminue, soit qu'on en prenne peu ou beaucoup. Ces peuples ne sont point d'accord sur leur origine ; les uns croient qu'ils sont engendrés des rayons du soleil, ou des éclats du tonnerre ; les autres, plus vraisemblablement, du choc de deux cailloux, comme nos âmes s'engendrent, à ce que disent quelques-uns, du concours de celle de nos parents. Pour moi je crois qu'ils sont descendus de l'île des Lampes, dont quelqu'une chut à terre par mégarde; aussi disent-ils que leur pays ne

brûle que depuis une pluie d'huile & de feu qui tomba dessus. Comme nous étions fort échauffés sur cette dispute, il survint une troupe de Pyrandriens, qui demandèrent secours contre un déluge ; & comme on leur reprochait qu'ils ne s'étaient pas opposés avec assez d'ardeur à l'effort de leur ennemi, ils répondirent que l'événement justifiait le contraire, parce qu'ils avaient toujours reculé en combattant, sans regarder derrière eux ; de sorte que quelques-uns étaient tombés dans des gouffres qui sont au sommet des montagnes, d'où ils ne se peuvent plus retirer, & ne paraissent que de nuit. Chacun fut touché de cet accident, & il fut résolu qu'on députerait sur l'heure vers de certains Pyrandriens qui ont guerre continuelle contre les habitants du royaume d'Aparctias, & qui n'ayant pas la force de brûler les choses les plus combustibles, ne laissent pas de nager sur l'eau, & de la consumer.

De cette île de feu nous passâmes en une autre de glace, tant ce pays des fables eu plein de choses contraires & extravagantes, de quoi il ne faut pas s'étonner, puisqu'on tient qu'il est sorti de la cervelle des poètes. D'abord nous rencontrons des gens transparents comme cristal, qui allaient & venaient d'une vitesse merveilleuse : dès qu'ils nous aperçurent, ils vinrent à nous en glissant. Ils avaient le pied fort étroit & tranchant pardessous, ce qui les aidait à glisser ; leur

barbe était longue, & ne leur pendait pas du menton comme à nous, mais du nez, en guise de trompe d'éléphant. Au lieu de langue, ils ont deux râteliers de dents bien garnis qui frappent l'un contre l'autre quand ils veulent parler, comme les fébricitants, dans le frisson d'une grande fièvre ; & par le bruit qu'ils font, on entend ce qu'ils veulent dire ; d'où vient, peut-être, qu'on nomme ceux qui parlent trop des claque-dents. Il y en a parmi eux qui les remuent avec tant d'adresse, qu'on dirait qu'ils jouent du clavecin. Ils portent pour ornement de grosses perles & des diamants, qui ont une fort belle eau. Ils haïssent toute forte de lumière, hormis celle des étoiles, & ne sortent guère qu'en hiver, à cause que l'air froid & piquant sert beaucoup à les fortifier. L'été ils demeurent dans des cavernes, parce qu'ils craignent fort la chaleur ; & c'est une chose étrange, qu'étant si froids, ils suent en moins de rien ; mais de leur sueur on en fait d'autres sur le champ, dont les plus accomplis se jettent en moule. Pour les faire croître par tout également, on ne fait que les arroser au clair de la lune ; mais ils ne font jamais plus beaux que lorsqu'ils commencent à fondre. Ils ont tous cette perfection, qu'ils rompent plutôt que de plier ; & ils ne sont point dissimulés, car on peut lire tout ce qu'ils ont dans le cœur. Si nous fûmes étonnés de les voir, ils ne le furent pas moins de nous rencontrer, & nous firent présent de fruits

glacés, & de grands plats de gelée, quoique leur premier abord fût assez froid. Ils nous pressèrent fort de demeurer en leur pays, mais il y faisait un froid si insupportable, que nous n'y pouvions durer. Nous nous contentâmes, avant de partir, de voir le temple de leur dieu, qu'ils adorent sous la figure d'un ours blanc<sup>30</sup>, ce qui a donné le nom au pays. Il y a une merveille dans ce temple, qui ne se trouve nulle-part ; c'est une glace de miroir qui a servi de moule aux dieux pour former les hommes ; car s'en étant approchés, ils animèrent leur image ; mais ils furent si fâchés de voir qu'elle faisait tout le contraire de ce qu'ils voulaient, & qu'elle prenait de la main gauche ce qu'ils lui présentaient de la main droite ; que pour punir ce nouvel homme, ils ne lui voulurent point donner de femme, afin d'en faire périr la race ; mais comme il aimait à se multiplier, il se présenta devant le même miroir, & anima sa ressemblance, qui par un juste châtement lui contredit en tout & partout. C'est de là que vient cet esprit de contradiction qui est dans les femmes & les enfants ; car la femme est l'image de l'homme, & les enfants font la leur. Au sortir de ce pays, nous entrâmes dans un autre fort tempéré, & abordâmes par bonne fortune au royaume de Numismacie, après avoir admiré la diversité de la nature, qui en un même en droit du monde avait pla-

---

30 Arctos signifie ours en grec

cé deux nations si contraires.

J'ai dit que nous abordâmes heureusement au royaume de Numismacie, parce que c'est un pays où l'on n'aborde pas quand on veut & tel l'a cherché toute sa vie, qui ne l'a jamais pu trouver. Les habitants y parlent toute sorte de langues, c'est pourquoi ils sont fort bons truchements, surtout les Chrysandriens & les Argyrandriens, dont l'organe touche plus au cœur, car on ne fait pas cas des autres, & ils sont sujets à être fourbes. Ces peuples, pour être engendrés de Mercure & de la belle Sulfurie, sont d'une figure fort étrange, car on ne leur voit ordinairement que le cou & la tête : quoi qu'ils soient tous empereurs, rois & souverains, ils portent derrière eux leurs armes & leurs devises, & relèvent de la reine Lydie<sup>31</sup>, & non pas de l'île des poètes, comme les autres. Du moment qu'ils sont faits ils ne croissent ni ne diminuent ; il est vrai que les traits de leur visage s'effacent peu-à-peu, & qu'ils sont sujets à une certaine érésipèle qui les fait beaucoup déchoir. C'est une chose étrange, que de leur peau qu'on enlève, les fourbes dont j'ai parlé se masquent, & passent après pour eux ; de sorte qu'on y est souvent trompé ; mais ces gens là n'appréhendent rien tant que la rencontre de leur reine ; car pour peu qu'elle les touche, elle les fait rougir ou pâlir, selon la diversité de

---

31 Pierre de touche

leur crime, & aussitôt on les met en quatre quartiers, & on les jette dans le feu ; mais ils ne sont pas entièrement consumés, car tout ce qu'ils avaient d'impur s'en étant allé en fumée, on crée de nouveaux sujets de ce qui reste, qui sont aussi parfaits que les autres, particulièrement après qu'on leur a imprimé le caractère du prince, qui est comme le cachet de la nature, dont Platon dit que nous sommes tous scellés. Ces peuples n'engendrent point, & sont de nature immortelle, principalement les Chrysandriens & les Argyrandriens, qui ne peuvent être anéantis en quelque manière que ce soit, non pas même par le feu, qui au contraire les purge, quand ils sont malades, & les rend plus beaux & meilleurs. Nous fûmes fort bien traités dans cette île, car encore que ce ne soit qu'un roc stérile, on n'y manque de rien, & l'on y apporte de tous côtés ; en effet, ces peuples sont si aimés de tout le monde, qu'on craint qu'à la fin ils ne se rendent maîtres de l'univers, non pas par force, mais par amitié ; car c'est une chose étrange de la passion qu'on a pour eux, & comme tant d'hommes si différents de mœurs, de religion & de coutumes, s'accordent tous en ce point : aussi fait-on tout ce qu'on peut pour les avoir, & quand on les tient on les enferme sous la clef, de peur qu'ils ne s'en aillent, car ils sont d'une nature très inconstante ; & pour peu qu'on les laisse à l'écart, on ne les retrouve plus. Du reste, ce

sont les meilleurs esclaves du monde, car ils savent tout faire, & se mettent à tout. C'est par leur moyen qu'on a aplani les montagnes, comblé les vallons, bâti des villes, peuplé des déserts, cultivé des rochers, séché des mers, arrosé les lieux les plus arides, & frayé des chemins à travers des abîmes & des précipices. Quoi qu'ils soient sujets à être enterrés tout vifs, & à demeurer longtemps sans voir ni lune, ni Soleil ; ils ne s'en portent pas plus mal, & n'en font point plus mauvais visage, car ils savent que ce qu'on en fait n'est pas par inimitié, mais par affection toutefois ils aiment fort les Dapsiliens<sup>32</sup>, parce qu'ils leur font voir en peu de temps bien du pays, & qu'ils ne les tiennent pas enfermés comme les autres ; aussi paraissent-ils plus entre leurs mains que partout ailleurs. Comme il n'y a que façon d'avoir ces Numismaciens, je fis si bien, qu'en ayant gagné une partie & pris l'autre, je recouvrai, par leur entremise, un bon vaisseau équipé de tout ce qui était nécessaire pour retourner en notre pays.

Cela nous vint bien à propos, car au sortir de là nous fûmes surpris par une tempête, qui après nous avoir agités longtemps, & consumés toutes nos provisions, nous jeta enfin en l'île des Poètes, qui est un pays fort éloigné du royaume de Numismacie. La première rencontre que nous y fîmes, fut d'un

---

32 Dépensiers

grand vieillard de bonne mine, qui avait la barbe fort vénérable, mais il avait la cervelle en écharpe, qui est un mal auquel ils sont presque tous sujets. Au lieu de répondre à ce que nous lui demandions, il se contenta, après quelques grimaces, de nous faire signe de la main, pour nous montrer le chemin par où nous devions aller : nous montâmes par son ordre sur le faite d'un haute montagne, qui avait double sommet, ou nous vîmes un grand peuple assemblé, pour voir lever l'aurore, qui est la déesse qu'on y révère avec le Soleil. Elle n'eut pas plutôt ouvert les yeux, qu'ils tirèrent les rideaux chamarrés de son lit ; & après lui avoir donné le bon jour en chantant<sup>33</sup> ils la vêtirent de pourpre & d'écarlate, mêlant l'or & l'azur parmi les opales & les rubis, sans dessein & sans ordre, ils assuraient que cela ne laissait pas de faire un fort bel effet de loin. Ensuite ils mirent dans ses doigts de roses quantité de perles & de diamants, pour répandre sur les herbes & sur les fleurs ; mais à peine eut-elle achevé de se parer, qu'un nuage s'éleva, causé par le souffle des chevaux du Soleil, qui la déroba à notre vue. Cependant les poètes s'empresaient plus que devant, pour célébrer aussi la naissance de cet astre, car il meurt & naît tous les jours en leur pays, & tandis que les heures diligentes attelaient ses chevaux à son char, ils ceignirent les temples du jeune

---

33 car ces peuples chantent comme les autres parlent



Phébus d'une couronne de lumière. Comme je considérais ces choses avec attention, m'étant écarté pour chercher l'aurore, je trouvais au retour que le Soleil s'était aussi fort éloigné, & qu'il était déjà bien haut dans le ciel. Cependant ces messieurs ne répondaient à mes questions qu'avec un accent grave, & des termes ampoulés, pour imiter le langage des dieux, à qui ils ne ressemblent que par là ; car ils font fort pauvres, logent dans des cabanes faites de roseaux, ne portent que des chapeaux de fleurs, & ne font couverts que de feuilles de laurier & de lierre, qui est un assez mauvais habit pour l'hiver. Les cheveux de leurs maîtresses sont d'or, mais il n'y en a point sur leurs jupes, & leurs dents font autant de perles orientales, mais il n'y en a point à leur cou. Leur manger est de fruits sauvages & de miel, & leur breuvage d'eau & de lait ; néanmoins ils font si glorieux qu'ils disputent de félicité avec Jupiter; du reste leur pays est très beau à la vue, & je m'étonne qu'ils ne soient pas plus riches, vu les richesses dont ils disent qu'ils abondent. Car à les ouïr parler, leurs prés ne sont que d'émeraudes, leurs guérets sont couverts d'épis dorés ; leurs fleurs sont de pourpre & d'azur; celles des arbres d'argent, & leur fruit d'or. Le nectar ne vaut pas le cristal de leurs fontaines ; les petits cailloux du rivage sont autant de diamants & de pierres, & chaque goutte de rocher est une

perle. Avec tout cela ils n'ont pas de pain, & l'on dirait que, comme Midas, ils meurent de faim au milieu de leurs trésors ; aussi tout ce qu'ils disent ne paraît qu'à eux de la sorte, & j'avais beau ouvrir les yeux, je ne voyais point tous ces trésors imaginaires. Ils sont fort bizarres, & sujets à une infinité de caprices & de fantaisies ; & quand leur verve les prend, on ne les saurait gouverner. Ils font d'étranges grimaces, & se contournent comme s'ils avaient des convulsions, particulièrement quand ils enfantent ; mais ce n'est pas de douleur, car ils prennent plaisir à accoucher. Ils ont cela de propre que chacun fait des enfants sans avoir besoin du secours d'autrui ; aussi sont-ils fort sujets à faire des monstres, que la plupart des pères trouvent néanmoins fort beaux, qui est une grande grâce qu'ils ont reçue de Jupiter ; car s'ils en reconnaissaient les défauts, cela les rendrait chagrins & de mauvaise humeur, car ils les aiment à un point qu'ils en sont fous ; mais les autres les traitent avec mépris, c'est pourquoi ils ne durent pas longtemps, parce qu'on n'élève les enfants en ce pays-là que d'une viande fort délicate, qu'on appelle estime. Ce qui est de plus étrange, c'est la façon dont ils conçoivent, & dont ils accouchent ; car ils engendrent dans le creux de leur tête, & accouchent par le bout des doigts. Ils portent leurs enfants plus ou moins de temps, selon qu'ils ont plus ou moins de chaleur : si l'en-

fant est gros, ils s'en délivrent à plusieurs reprises, & quand il est tout sorti, on le rassemble en un corps, sans qu'il s'en porte plus mal. Il y en a même qui ne sont faits qu'à demi, dont le père a avorté de l'autre moitié ; cependant ils ne laissent pas de vivre, & d'être fort bien reçus, quand ils viennent de bonne race, & d'un père qui en a fait d'autres qu'on estime. Ces peuples ne sont pas fort dévots, & ne reconnaissent guère d'autre divinité que les yeux de leur maîtresse ; que s'ils célèbrent Apollon & les Muses, c'est plutôt par coutume qu'autrement. Au commencement que je fus en leur pays, je ne pouvais assez m'étonner de les voir parler à des choses inanimées, comme aux forêts & aux rochers ; mais après leur avoir vu faire de plus grandes extravagances, je leur pardonnai celle-ci. Comme nous nous préparions au départ, le héros qui les nourrissait vint à mourir ; car ils font si paresseux, qu'ils mourraient de faim si quelqu'un ne prenait soin de leur nourriture. Aussitôt il fut ordonné, pour perpétuer sa mémoire, & faire vivre son nom après sa mort, qu'on embaumerait ce nom avec le sel de l'esprit, & qu'après l'avoir revêtu des plus belles couleurs de la rhétorique, & paré des plus brillantes fleurs de la poésie, on le mettrait en dépôt entre les bras de la renommée, afin qu'elle le portât par toute la terre. Le jour venu qu'on avait destiné pour ce haut mystère, chacun se rendait au lieu

assigné, dans un grand silence : après quelques sanglots & quelques larmes, suivies d'élans douloureux & de pitoyables hélas, le tout accompagné de cérémonies muettes, on découvrit avec une respectueuse hardiesse, ce grand & vénérable nom, qui reposait sur une urne d'or, environné de laurier & de cyprès, qui couronnaient les légères & froides cendres de cet invincible héros. En même temps on l'arma de tout ce qu'on avait pu trouver dans l'univers de redoutable, de formidable, & d'intrépide ; puis on l'éleva au-dessus de tout ce qu'on put s'imaginer de majestueux, d'auguste & de sacré. Après, l'environnant de lumière, de splendeur & de gloire, on lui dressa des autels, où tandis que les uns sacrifiaient à sa magnanimité, à sa générosité & à sa clémence, les autres érigeaient de vivantes statues, d'éternels trophées, & d'inébranlables monuments à sa triomphante mémoire. On entendait d'autre part des concerts, ou l'on célébrait ses divines actions, ses charmes inexplicables, & ses vertus immortelles. A ce bruit, la renommée vint à tire d'aile, qui ôta ce précieux nom de la vue des hommes, & l'alla semer par l'univers. Voilà de quelle sorte ils donnent l'immortalité aux grands personnages.

Après cette cérémonie, nous quittâmes cette île & abordâmes par un doux vent en celle des Pygmées, qui est de son ressort, aussi bien que les premières dont j'ai parlé.

Mais elle est fort petite, & n'a pas plus de quatre ou cinq lieues de long, au lieu que celle des géants en a plus de cinq ou six cents. Cependant, quoi que ces deux îles soient fort proches, elles ne laissent pas de vivre en bonne intelligence sous l'autorité des poètes, qui leur donnent telle loi qu'il leur plaît. Nous fûmes tout étonnés en arrivant, de voir que les plus grands hommes de ce pays-là n'avaient pas plus d'une coudée de haut, ce qui leur a donné le nom de Pygmées<sup>34</sup>. Nous croyions du commencement que ce fussent des lapins, d'autant plus que nous les voyions ramassés ensemble comme dans une garenne ; mais nous reconnûmes en approchant, que c'étaient des hommes. Ils revenaient de faire la guerre aux grues, et avaient obtenu une grande victoire ; de sorte que chacun rapportait deux ou trois têtes de son ennemi, qu'ils portaient sur l'épaule en guise de massue & les tenaient par le bec. Ils avaient bien déniché quarante ou cinquante mille œufs après la bataille, que leurs femmes remportaient dans des hottes pour aider à leur subsistance. C'est une chose admirable, de voir avec quelle valeur ils affrontent leurs ennemis, qui paraissent comme des géants à leur égard, & d'un coup de bec leur entament la cervelle, s'ils n'ont de bons casques pour se remparer, faits de grandes coques de noix. Mais la nature leur a

---

34 Le mot signifie coudée

donné beaucoup d'industrie, pour suppléer à leur faiblesse, & l'on dit qu'ils se coulent sous elles dans le combat, & qu'ils leur cassent les jambes qu'elles ont fort minces. Ils s'effrayèrent à notre abord ; mais lorsqu'ils eurent vu nos certificats, & que nous avions passé sans désordre à travers l'empire des fables, ils s'approchèrent de nous avec grande allégresse, & nous sautaient à la ceinture comme les petits chiens, quand ils veulent caresser leurs maîtres. Les plus apparents étaient portés sur des béliers & sur des chèvres, qui s'agenouillent comme font les chameaux, lorsqu'ils veulent monter dessus. Nous les accompagnâmes jusqu'à leurs cabanes, qui sont creusées dans terre comme des clapiers ; mais ils vont fort lentement, & ne font, comme on dit, que quatorze lieues en quinze jours ; ce qui nous ennuyait fort. Vous direz, peut-être que je me méprends, de leur faire faire tant de chemin, n'ayant donné que quatre ou cinq lieues de long à leur île ; mais c'est qu'elle est toute composée de vallons & montagnes ; de sorte qu'elle a deux ou trois fois plus d'étendue qu'il n'en paraît, & l'on dirait que la nature l'a fait exprès, pour la commodité des habitants, qui se nichent dans des trous ; outre que, par ce moyen, elle contient beaucoup plus de peuple qu'elle ne ferait. Le lendemain de leur arrivée on partagea le butin ; & la cérémonie se fit au son des chalumeaux, qui leur tiennent lieu de trom-

pettes, comme les sonnettes de tambours; après quoi, ils tirèrent à l'oiseau, ainsi qu'ils ont accoutumé en une réjouissance publique. Cet oiseau est une mouche prise dans une toile d'araignée, qu'il faut jeter par terre d'un grain de mil & l'on tire avec un chalumeau. La carrière où l'on s'exerce a plus de deux cents pouces de long; car ils comptent de la sorte en ce pays-là, comme on fait ici par toises. Ils ne vivent pas plus de huit ans, comme d'autres ont remarqué avant moi; & les femmes engendrent à cinq. Sitôt que leurs enfants sont nés, ils les cachent dans des rabouillères, comme les lapins font leurs petits, de peur des grues, qui les avalent tout d'un coup, comme des navets. Ces petits bouts d'hommes font fort ingénieux; & le soir pour nous régaler, ils nous donnèrent les marionnettes, à quoi ils se plaisent, comme on fait parmi nous, à la comédie. Ils sont fort sobres, & c'est un grand excès, quand ils mangent une cuisse d'alouette; car pour leur ordinaire, ils n'ont que deux ou trois mouches en broche, ou quelque peu d'avantage, selon que leur famille est plus ou moins grande. Leurs broches font faites de pointes de hérisson; mais les grosses où ils rôtissent des alouettes, sont des dards de porc-épic. Ils boivent dans de petits vases faits de noyaux de cerises, & leur breuvage, sont deux ou trois gouttes de rosée qu'ils recueillent au printemps, & conservent dans des œufs d'au-

truche, qui leur servent comme de muids ; & parce qu'ils aiment beaucoup cette liqueur, cela leur tient lieu de pipes de malvoisie. Leurs assiettes sont des écailles de carpes, dont les plus belles sont les plus dorées, & leurs plats de petits bassinets de gland. C'est de là que viennent les arbres nains, car toutes leurs forêts sont par buissons, ce que la nature a fait exprès, afin qu'ils ne se rompent point le cou en voulant grimper dessus. On y voit aussi de la vigne, qu'ils aiment ; parce qu'ils croient qu'elle rampe, pour s'accommoder à leur faiblesse. Ils sont très bien proportionnés, vu la petitesse de leur taille, & se moquent de la nôtre, à cause du danger qu'il y a lorsqu'on vient à tomber de si haut.

Au sortir de cette île, nous voulûmes aller en celle des souhaits : mais nous n'y pûmes jamais aborder, car en ce pays-là on n'arrive pas où l'on veut; de forte que nous fûmes contraints de relâcher dans celles des magiciens, sans pouvoir visiter seulement l'île des géants, quoique nous eussions grande envie de la voir. Car on nous en contait des merveilles, qu'ils enjambaient les rivières, comme l'on fait un ruisseau, pêchaient à la ligne aux baleines, avec de gros câbles de navire, dont les ancres servaient d'hameçon, jouaient à la boule avec des montagnes, qu'ils laissaient quelquefois dans le jeu; ce qui était cause qu'on en trouvait de toutes seules au milieu



des grandes plaines, où ils avaient joué. Comme nous eûmes mis pied à terre dans l'île des magiciens, un de nos matelots, qui avait été autrefois en ce pays-là, nous avertit, pour éviter, comme on dit, les fausses prophéties, de pisser sur nos pieds en nous levant, afin de nous précautionner contre toutes sortes de charmes. Il nous dit aussi que si quelqu'un nous touchait, nous lui rendissions le coup, afin que le sort retournât sur celui qui l'avait donné. Dans cet entretien nous arrivâmes à la plaine de Zoroastre, qui prend son nom de la capitale du pays, laquelle est bâtie au milieu. La nuit nous surprit avant que d'y pouvoir arriver ; de sorte que, comme il ne fait pas bon voyager de nuit en ce pays-là, nous fûmes contraints de nous coucher sur l'herbe, & de manger ce que nous avons apporté de notre barque. Mes compagnons dormaient déjà, lorsque j'ouïs un grand miaulement de chats ; de quoi m'étant ennuyé, je me levai pour les chasser, à cause qu'ils m'empêchaient de dormir. Mais comme je les poursuivais assez loin, parce qu'ils ne voulaient pas s'en aller, je me trouvai engagé dans une grande caverne éclairée d'une infinité de lampes. A mesure que les chats entraient, ils se changeaient en autant de belles & de jeunes demoiselles, qui se mettaient à danser toutes nues à reculons, tournant le dos les unes aux autres, & renfermaient au milieu un bouc lascif, dont elles

imitaient les postures dissolues, se baissant de temps en temps pour le regarder entre leurs jambes. Après que cela eut duré assez longtemps, ce bouc s'alla mettre en un coin, où elles vinrent toutes le baiser au derrière ; & jetèrent sur lui des fleurs, comme on a coutume de faire aux mystères de Priape. Pendant cette cérémonie, on vit venir par l'air des hommes à cheval sur des balais ; & ils ne furent pas plutôt arrivés qu'ils firent un sacrifice. Mais le bouc rejeta toutes leurs offrandes ; de sorte que croyant avoir manqué à quelque cérémonie, ils recommencèrent tant de nouveau, & se tirèrent du sang de toutes les parties du corps, à coups de lancettes. Mais le bouc continua à témoigner de l'aversion ; si bien que lui en ayant demandé la cause, ils surent que c'était parce que j'étais là. Là dessus ils me vinrent prendre, & je crus qu'il m'allaient immoler ; mais j'en fus quitte pour être mordu au-dessus & signer de mon sang un papier ; après quoi le bouc me dit que j'étais à lui. Alors, ce ne furent que jeux & que ris, avec un sabbat effroyable ; car on ne s'entendait pas l'un l'autre ; & chacun faisait ce qu'il voulait, à l'imitation du bouquin, qui caressait les plus belles. Lorsque cela fut fait, je fus étonné de voir la nappe mise ; & sans voir ceux qui apportaient les plats, elle fut couverte en un instant. Comme tout le monde se fut placé, sans se faire beaucoup prier, il se fit d'abord un grand silence, & cha-

cun menait plus de bruit des dents que de la langue ; mais parce que je trouvais les viandes un peu fades, je ne pus m'empêcher de crier qu'on apportât du sel. A ce mot, tout disparut, & je me trouvai seul & sans lumière, dans une carrière fort obscure, où je fus contraint de demeurer jusqu'au point du jour. Ensuite, je me rendis oh étaient mes compagnons sans leur oser rien dire de ce qui m'était arrivé ; parce qu'ils étaient si effrayés des contes qu'on leur avait faits du pays, que la moindre chose était capable de leur troubler l'esprit. Malgré ces terreurs paniques, je les amenai à Zoroastrie, où tous les logis nous paraissaient autant de palais enchantés. On voyait aux portes & aux fenêtres, les plus belles dames du monde, qui nous jetaient en passant des œillades fort amoureuses ; ce qui m'eût touché davantage, si je ne les eusse pas connues ; mais c'étaient les mêmes que j'avais vues dans la carrière. Comme nous passions de cette rue-là, à une autre, nous eûmes la tête rompue de cent valets de marchands, qui, sortant de leurs boutiques, nous criaient: «Messieurs, voulez-vous qu'on tire votre horoscope, pour voir si vous serez heureux en ce monde-ci, ou en l'autre? Messieurs, c'est ici qu'on trouve toutes sortes d'esprits familiers, & de caractères pour faire mille lieues en un jour. Messieurs, voulez-vous avoir la précieuse racine que les rois de Perse donnent à leurs ambassadeurs, pour ne

manquer de rien dans les grands voyages? C'est ici, disait un autre, qu'est le véritable secret pour retrouver toutes les choses perdues & même son pucelage: c'est moi qui, par la grâce des Dieux, nettoie le corps de sa rouille & qui le rend invulnérable. C'est ici, Messieurs, qu'on trouve de ces écus roulants & de ces bourses inépuisables, ou l'on rencontre toujours de l'argent, quoiqu'on n'y en mette jamais. Messieurs, disaient d'autres, d'une voix toute enrouée à force de crier, voici la véritable verveine cueillie avant jour & séchée à l'ombre, lorsqu'il n'y avait ni Lune ni Soleil sur terre; vous plaît-il d'en avoir, quand ce ne serait que pour voir vos maîtresses en songe ». Enfin, délivrés de ces importuns criailleurs, nous arrivâmes au logis d'une bonne femme, de la connaissance de nos matelots, qui nous reçut fort bien. Mais je ne sais par quel accident, un de mes compagnons tomba malade si dangereusement, que nous croyions à toute heure qu'il dût mourir. Son plus grand mal venait de l'imagination qu'il avait d'être ensorcelé ; & pour en savoir la vérité, il fit tout ce qu'on lui conseilla. Entr'autres choses, on lui fit acheter un cœur de bœuf, qu'on larda d'épingles sans tête & d'aiguilles sans cul ; puis le mettant bouillir dans un chaudron, on accompagnait chaque bouillon d'une parole magique, pour attirer dans la chambre celui qui avait fait le sort. Que s'il ne venait pas, on avait du moins la

satisfaction de le faire mourir en langueur ; car à mesure que le cœur se consumait, celui de l'enchanteur se devait consumer aussi. Comme il n'y avait plus d'eau au chaudron, on vit venir une grande femme noire, avec les yeux égarés & étincelants, l'écume à la bouche, & la fureur sur le visage. Sitôt qu'elle fut entrée, on mit un manche de balai derrière la porte, pour l'empêcher de sortir ; mais cette mégère, sans prendre garde à cela, vint droit au lit du malade ; & tirant le rideau, lui dit d'une voix cassée & enrouée, que me veux-tu ? En même temps, quatre grands coquins qu'on avait loués pour la frotter avec des bâtons de sarment, fautèrent en place ; mais comme ils voulaient rabattre le bras qu'ils avaient levé, elle troussa tout d'un coup sa robe, d'où sortit une si grande flamme, que ces galants furent tous grillés ; & la sorcière en même temps se saisit du balai qui était derrière la porte, & se perchait dessus, s'envola par la fenêtre, laissant dans la chambre une puanteur effroyable. Cependant, notre pauvre malade était à l'extrémité, & dans la pensée que tout ce qu'on lui donnait était charmé, il ne voulait prendre aucune chose ; ce qui ayant ému notre hôtesse à compassion, elle nous mena chez la plus grande magicienne de la ville, qui était de ses amies, & logeait dans un vilain trou qui n'était bâti que de gibets & de potences. Mais derrière s'élevait un palais superbe, où l'on

voyait fous les portiques jouer de petits enfants, qu'elle nourrissait pour faire un bain de leur sang, afin de guérir un grand prince qui était malade de la lèpre. Au milieu de la cour était une fontaine grande comme un petit lac, où nageaient plusieurs poissons, & sur le bord une vieille décrépita, dont le nez & le menton se touchaient ; & dans l'intervalle de ses rides, s'élevaient de gros porreaux ombragés de longs poils gris, qui se mouvaient au branle de sa tête, & se jouaient sur son visage, comme dit le poète au gré des Zéphyrus. D'une main elle tenait une tasse, dans laquelle elle buvait; & de l'autre, elle étendait les peaux de son menton, pour lui servir de soucoupe, de peur qu'il ne tombât de l'eau sur ses habits. Sitôt qu'elle nous aperçut, elle vint à nous toute courbée sur un bâton, ne faisant pas un pas, sans laisser tomber une roupie ; & pour me régaler, elle me sauta au cou & me baisa, à cause que je lui paraissais assez agréable. Cela me fit une telle horreur, que je courus aussitôt à la fontaine pour me laver; mais je n'eus pas plutôt pris de l'eau, que je me trouvai enlevé par l'air dans une chambre du palais, où j'entrai par la cheminée. Elle était enrichie de fort belle peintures, où l'on voyait diane & ses nymphes à demi-nues, en un endroit cueillir des fleurs, en un autre se baigner, ou poursuivre une biche à la chasse : mais tout à coup, comme je prenais plaisir à les contempler, tous ces person-

nages s'animèrent ; & se détachant des tableaux, commencèrent à danser autour de moi avec grand bruit. L'un en passant me donnait une nazarde, l'autre une croqui-gnole ; & tous faisaient des postures extravagantes, pour me faire peur ; mais n'en ayant pu venir à bout, ils disparurent en un instant, & me laissèrent parmi un tas de vilaines bêtes qui me couraient parmi le corps. Comme j'étais au désespoir de me voir en cet état, je vis sortir d'une armoire la plus belle personne du monde, qui commença à m'accuser de la rigueur que je lui avais témoignée près de la fontaine ; & me jura par l'âme des contes de vieille de ses ancêtres, que si je ne lui voulais être plus doux, elle s'allait jeter dans un feu qui s'était allumé à la cheminée. A ces mots, je courus pour l'embrasser, ne pouvant résister à ses charmes ; mais je fus retenu par une main invisible ; ce qui l'effraya tellement, qu'elle se jeta dans le feu. Aussitôt tout le palais disparut, & je me retrouvai dans la rue avec mes camarades, où de crainte de pires accidents, nous allâmes tout de ce pas acheter des caractères, avec lesquels nous retournâmes en notre pays ; & nous nous trouvâmes chacun un matin dans notre lit, comme si tout le voyage que nous avons fait, n'avait été qu'un long songe.

**Fin de l'histoire véritable.**